

Luc Racine † et Guy Sarrazin

Luc Racine est sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

(1973)

# POUR CHANGER LA VIE

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Luc Racine  
Sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

**POUR CHANGER LA VIE.**

Montréal : Les Éditions du Jour, 1973, 154 pp.

Les ayant-droit de l'œuvre de M. Luc Racine, sociologue, professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal, nous a accordé le 9 septembre 2011 leur autorisation de diffuser la totalité des publications de l'auteur dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

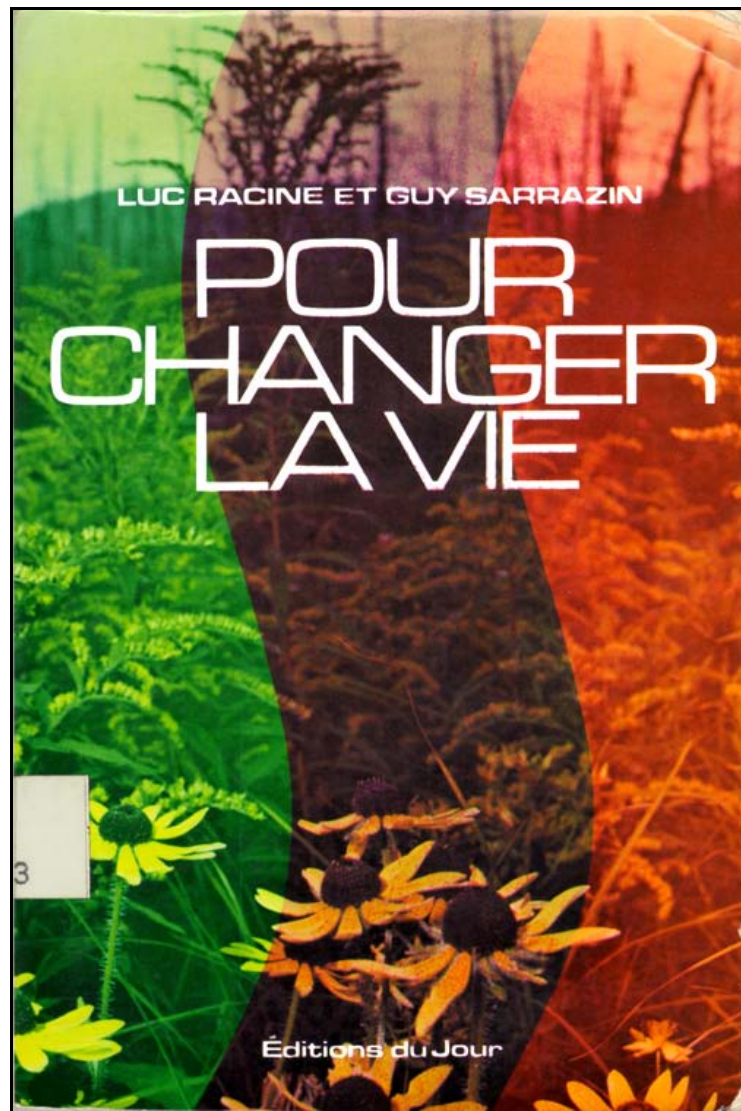
Édition numérique réalisée le 15 octobre 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



## Luc Racine † et Guy Sarrazin

Luc Racine est sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

### POUR CHANGER LA VIE



Montréal : Les Éditions du Jour, 1973, 154 pp.

[151]

## Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#). Le marxisme et la question écologique [11]

### **Première partie.**

#### **Forces productives et rapports de production dans le capitalisme avancé [21]**

[Chapitre I.](#) La révolution scientifique et technique [23]

- modification de la structure de la classe salariée [28]
- l'État et le financement de la Recherche [31]
- l'impérialisme et le drainage des cerveaux [33]

[Chapitre II.](#) Les trente dernières années de la terre [35]

- comment on nous empoisonne [35]
- comment on épuise les ressources naturelles [39]
- l'impossibilité d'une continuation de la croissance [41]
  - a) le sous-développement [41]
  - b) l'écart [46]
  - c) le pillage [47]
  - d) la famine [49]
  - e) le profit [50]

### **Deuxième partie.**

#### **La reproduction du système actuel [53]**

[Chapitre III.](#) Le rôle de la famille [55]

[Chapitre IV.](#) Idéologie et reproduction [67]

- les mécanismes reproducteurs [69]
- les contradictions dans les mécanismes reproducteurs [78]

**Troisième partie.**  
**Stratégie et organisation**  
**pour la transition du capitalisme à la société nouvelle [85]**

[Chapitre V.](#) Les conditions de la transition [87]

[Chapitre VI.](#) Organisation : les Groupes Communaux [97]

- le rejet du centralisme et du parti [99]
- les tâches prioritaires [104]

[Chapitre VII.](#) Les premiers hommes et la nouvelle culture [113]

[Conclusion.](#) Les deux fins possibles du système actuel [125]

[Bibliographie](#) [143]

[Glossaire.](#) Définitions de certains termes [147]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**QUATRIÈME**  
**DE COUVERTURE**

[Retour à la table des matières](#)

Annoncée par l'épuisement progressif des ressources naturelles et par l'explosion démographique, la prochaine crise écologique mettra bientôt un terme au système social actuel.

Dès aujourd'hui, il faut jeter les bases d'une société nouvelle, qui ne sera plus fondée sur l'atrophie *des* capacités humaines et le pillage du milieu naturel.

[7]

À Éric  
Étienne  
François  
Julie  
William  
et tous les autres enfants de l'avenir qui élevés dans la liberté  
pourront avoir des pensées de liberté.

À *Gilles et Félix*

*qui du haut de leur tour d'ivoire universitaire ont su se connecter  
aux vibrations des freaks d'ici et d'ailleurs et faire pressentir la  
vibration à beaucoup qui l'ignoraient encore.*

À *Richard Jojo Hélène Diane et Marie-Josée de Rivière Beaudette.  
Gilles Michel et Suzanne de Sainte-Marceline  
Lucien et ses amis de la rue Sherbrooke  
Daniel de Drummondville et celui de Ville Saint-Laurent.  
Jean et tous les autres de Charrette  
Louise Gilles et Bernard de la rue Rokland  
Nicole Monique Marcel Réal et tous les autres sociologues sto-  
ned*

À *tous ceux-là qui dans les groupes communaux et ailleurs expéri-  
mentent la vie nouvelle en vue d'une pleine accession au désir.*



[9]

"La vraie vie est absente.  
Nous ne sommes pas au monde".

A. Rimbaud

"Nous tuons, nous torturons, nous détruisons comme ne le fait aucune autre espèce. Nous exaltons le meurtre et la fausseté et l'hypocrisie et la superstition: nous détruisons notre propre corps par des drogues et une nourriture empoisonnée; nous trompons notre prochain et nous nous trompons nous-même et nous ne respirons que la haine, toujours la haine.

[...]

Si un de ces enfants peut réellement lire dans l'esprit des autres, ils n'auront plus qu'une seule mémoire qui sera leur mémoire à tous. Ils partageront toutes leurs expériences, toutes leurs connaissances, tous leurs rêves - et ils deviendront immortels.

[...]

La puissance mentale des enfants leur permet de pénétrer les atomes, de réarranger les électrons, de tirer un élément d'un autre - et ils considèrent cela comme l'enfance de l'art, comme des tours de prestidigitation tout juste bons à nous amuser et à nous ébahir".

Howard Fast, *Les Premiers hommes*

[11]

**POUR CHANGER LA VIE**

## **INTRODUCTION**

### **Marxisme, écologie et nouvelle culture**

[Retour à la table des matières](#)

La fin de l'intervention américaine au Vietnam ne marquera peut-être pas la fin des souffrances du peuple vietnamien, mais elle attire notre attention sur l'importance de la période historique dans laquelle nous entrons.

À vrai dire, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, le monde occidental a vécu avec le fantasme de la guerre nucléaire, tout en entrant dans une révolution scientifique et technique sans précédent dans l'histoire. Il aura fallu qu'une génération nouvelle vive au sein de la contradiction entre l'accumulation des moyens nécessaires à la vie, d'une part, et, d'autre part, l'accumulation des moyens de destruction et d'oppression, pour que surgisse à l'occasion de la guerre du Vietnam un processus socio-culturel qui constitue peut-être l'amorce d'une transformation sociale.

Ce processus accompagne l'échec de plus en plus retentissant de la civilisation occidentale, marquée par l'union indissoluble du capitalisme et de l'industrialisation. D'une part l'accumulation du capital a permis l'utilisation de nouvelles sources d'énergie en vue d'accroître la

productivité du travail et les profits. D'autres part, l'industrialisation suppose une concentration des richesses et une organisation du travail qui sont précisément celles du capitalisme. Une certaine forme de Propriété des moyens de production et d'échange détermine un certain type d'évolution des forces productives de la société, et ces forces productives [12] ne sont pas innocentes, car elles véhiculent certains rapports de production. Une fois une telle machine sociale mise en marche, elle produit ses effets propres, au-delà de la volonté des agents qui y participent.

Le capital peut se reproduire de façon élargie grâce, initialement, à sa partie variable \*, la force de travail humaine, capable de produire plus que pour son entretien, capable, donc, de transmettre au produit plus de valeur qu'elle n'en représente par le salaire. Mais l'augmentation de la productivité du travail grâce à l'introduction de machines de plus en plus perfectionnées diminue l'importance relative de la force de travail dans les investissements et tend à provoquer une baisse du taux de profit.

La reproduction élargie du capital (croissance industrielle) et la nécessité où il est de lutter contre la baisse tendancielle du taux de profit (en créant les conditions répressives d'une intensification de l'exploitation de la force de travail et d'une manipulation de la consommation) font aboutir la machine sociale du capitalisme non seulement à une violence faite au producteur et au consommateur, mais à la destruction du milieu naturel, à une vie sociale de plus en plus insupportable où le stress le dispute à la pollution, à un gaspillage formidable des richesses, ainsi qu'aux guerres, aux génocides et aux dictatures fascistes.

Rien d'étonnant, alors, si le projet de transformer un tel monde s'identifie de plus en plus à l'objectif de changer la vie. C'est en effet la qualité globale de la vie qui est affectée par le maintien de l'actuel mode de production.

Changer la vie, c'est tout autant changer la vie que nous menons en société que changer le rapport que nous [13] entretenons, comme êtres vivants, avec une nature que notre mode de vie en société est en train de détruire. Découvrir les rythmes nouveaux d'une vie réconciliée, faire la paix avec une nature que nous pillons et tuons, telles sont les

---

\* La plupart des termes techniques sont définis dans un glossaire, pp. 147-150.

fins poursuivies par le mouvement socioculturel qui traverse actuellement l'Occident. Changer la vie est le cri qui réunit ce qu'il y eut de meilleur dans le mai français de 1968 et ce que les forces d'opposition à la guerre ont produit de plus profond aux États-Unis depuis quelques années.

Certains esprits arriérés qui se croient dialecticiens, mais qui ne sont en fait que des fixistes qui s'ignorent, estiment encore devoir faire une différence, voire une opposition, entre transformer le monde et changer la vie. Ils ne font alors que répéter de façon monotone une certaine conception de la transformation du monde telle qu'elle s'est élaborée depuis cent ans, sans même se poser la question de savoir si l'analyse dont ils s'inspirent ne gagnerait pas à être critiquée et complétée, compte tenu des dimensions nouvelles révélées par la pratique sociale elle-même. Alors qu'à ses origines chez Hegel, et lors de sa transformation matérialiste par Marx et Engels, la dialectique s'est avérée un mode de pensée éminemment apte à rendre compte de phénomènes vivants, les épigones du marxisme orthodoxe la referment sur elle-même, la rendant purement formelle, incapable de rendre compte de quelque transformation que ce soit. Sous l'influence du capitalisme qui tend ainsi à le récupérer idéologiquement, le marxisme devient une scolastique au service d'une pensée magique infallible que rien ne saurait désarmer puisqu'elle est capable de rendre compte de tout. Face aux critiques qui soulignent ses insuffisances théoriques et idéologiques, cette pensée fulmine les anathèmes et dénonce les traîtres fossoyeurs du prolétariat.

Notre intention, dans cette introduction, n'est pas d'entreprendre une vaine polémique contre les tenants d'un marxisme sclérosé, mais plutôt de faire comprendre en quoi le processus actuel oblige à élargir les cadres de l'analyse de Marx et à modifier certaines de ses conclusions, sans nécessairement rejeter les principes fondamentaux de sa théorie, principes tout à fait intégrables à un corps plus vaste de postulats.

[14]

Depuis le début du siècle, le capitalisme a suivi un développement qui n'avait pas été prévu par l'analyse marxiste. Marx, tout comme Ricardo, croyait que la baisse inévitable du taux de profit allait conduire le système à la stagnation. Le raisonnement était en gros le

suisant: le profit dépend en dernière instance du travail non rémunéré (plus-value), mais l'introduction du machinisme dans l'industrie remplace de plus en plus le travail humain par celui des machines. Ainsi, si on ne peut pas augmenter le temps de travail non rémunéré par un allongement de la journée de travail (ce qui détériore la productivité du travail), il faut augmenter seulement le rapport du travail non-rémunéré au salaire. Le moyen d'assurer cette augmentation est d'introduire des machines qui rendent le travail plus productif. Ces machines ont cependant un coût dont l'élévation continue n'est pas compensée par la hausse du taux d'exploitation (travail non-rémunéré - salaire). Le taux de profit se calculant: travail non-rémunéré - valeur des machines et salaire, il est alors clair que le développement du machinisme tend à faire baisser le taux de profit, même s'il tend aussi à faire augmenter le taux d'exploitation de la force de travail humaine.

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a vraiment réussi à démontrer empiriquement que ce mouvement contradictoire a effectivement eu lieu. Ce que l'on sait, par ailleurs, c'est que, malgré la crise des années trente, le système capitaliste ne stagne pas: la révolution scientifique et technique, en plus du militarisme, de l'impérialisme, de l'extension de la consommation, a permis un développement rapide des forces productives au cours de ce siècle.

On sait également que la tendance à la baisse du taux de profit et à la hausse du taux d'exploitation n'a pas entraîné, dans les centres industriels, une diminution absolue du niveau de vie des masses. \* Même si la part des salaires dans le revenu national a constamment baissé en valeur relative, elle a augmenté en valeur absolue depuis le début du siècle, malgré des [15] détériorations brutales mais passagères. C'est ce phénomène qui a permis d'augmenter la consommation des masses, essentielle au fonctionnement actuel du système.

Il n'y a pas eu de paupérisation absolue des masses dans les sociétés industrielles. Par ailleurs, il semble bien que, dans les pays sous-développés, le niveau de vie tende à baisser de façon absolue, car la population y augmente plus rapidement que la production agricole et industrielle réunies (dont les produits sont de plus répartis de façon extrêmement inégale entre les classes sociales).

---

\* C. Michael Kalecki, Théorie de la dynamique économique, Gauthier-Villars, Paris.

En bref, au lieu d'aboutir à la stagnation à cause de la baisse du taux de profit, à la paupérisation absolue ou relative des masses laborieuses, comme le prévoyait Marx, le capitalisme semble avoir réussi à maintenir la croissance du taux de profit et à augmenter en valeur absolue la consommation des masses (dans les sociétés industrielles, tout au moins).

Marx croyait que la production d'une richesse de plus en plus grande par des masses laborieuses qui en touchaient une part de plus en plus réduite allait mener ces dernières, dirigées par la classe ouvrière industrielle, à renverser la minorité capitaliste dirigeante et à établir le socialisme. Il caractérisait ce dernier par une abolition des rapports de production capitalistes fondés sur la propriété privée des moyens de travail, et par une distribution des produits du travail en fonction du principe "à chacun selon son travail".

La contradiction qui devait mener à l'effondrement du système était donc située uniquement à l'intérieur de la société; contradiction entre la socialisation du travail et l'appropriation privée de ses produits, entre la bourgeoisie et le prolétariat, entre l'enrichissement des non-producteurs et l'appauvrissement des producteurs, entre l'essor des sciences et la stagnation de la production.

Il semble bien que Marx n'ait pas perçu le fait suivant: il est possible d'augmenter la production de façon presque indéfinie, tout en augmentant l'écart, dans la [16] distribution, entre la part revenant à une minorité de non-producteurs et celle revenant aux producteurs, sans que la diminution relative de la part des producteurs s'accompagne d'une diminution absolue, d'une période à l'autre de l'évolution du système. Pourtant, il semble à peu près certain que ce soit cette voie que le capitalisme a employé, évitant ainsi la stagnation et la révolte des producteurs.

Dans ces conditions, il nous semble inutile de rechercher uniquement à l'intérieur de la société capitaliste mondiale la contradiction qui fera s'effondrer le système. Il faut chercher plutôt à comprendre ce qui se passe dans les relations entre le système social capitaliste et le milieu naturel.

Quand on analyse le développement des forces productives d'une société, la transformation et l'utilisation de l'énergie et des matières du milieu naturel, on s'aperçoit vite que les ressources écologiques ne

sont pas illimitées. Notre milieu naturel terrestre est constitué de conditions physico-chimiques et biologiques données, où toutes les formes de vie sont interdépendantes et reliées entre elles par des cycles très complexes, dont l'équilibre et la reproduction obéissent à des mécanismes délicats, dont notre connaissance est d'ailleurs encore loin d'être complète. Si l'espèce humaine modifie ce milieu au point d'en rendre les ressources insuffisantes ou inutilisables, elle risque de disparaître de la surface de la terre.

Il faut d'ailleurs souligner que Marx n'était pas insensible à cela. En analysant le problème de l'agriculture capitaliste, par exemple, il a souligné que ce type de développement des forces productives risquait de mener à la destruction des terres. De plus, en analysant les modes d'exploitation capitaliste du travail - travail des enfants, allongement de la journée de travail, accidents de travail dus à l'épargne sur les conditions de sécurité, etc. - il a montré les effets du capitalisme sur la biologie de l'homme.

Toutefois, en analysant les règles de fonctionnement du système capitaliste dans son ensemble, Marx n'a pas [17] développé cette perspective. Il n'a pas vu que le capitalisme, axé sur la production pour la production, sur l'accumulation sans cesse élargie, ne se bornait pas à exploiter de façon frénétique les ressources du travail humain, mais aussi les ressources du milieu terrestre. Il faut admettre qu'au siècle dernier, les conséquences du développement du capitalisme sur les conditions de vie des masses laborieuses étaient plus évidentes que ses conséquences sur l'écologie terrestre.

Mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Un système fondé sur la croissance pour la croissance, sur la production pour la production, peut à la rigueur diminuer l'exploitation du travail humain, de sorte que cette exploitation ne mène pas à compromettre son fonctionnement. Cet atténuation, d'ailleurs très relatif, de l'exploitation de la force de travail humaine se fait toutefois par le développement de la technique qui, elle, renforce l'exploitation des ressources écologiques terrestres. Tout au long de cet essai, nous tenterons de déterminer jusqu'à quel point il est trop tard pour que le pillage de la terre par le capitalisme puisse être arrêté.

\*

Ce qui précède permet de comprendre la nécessité, aujourd'hui, de situer la conception de Marx dans une théorie générale des rapports entre les systèmes vivants et leur milieu.

D'autre part, il est devenu nécessaire de compléter la théorie marxiste des idéologies. Dans le capitalisme avancé, le système d'éducation à ses divers paliers, incluant la famille, a une importance beaucoup plus grande qu'au siècle passé. Il devient alors essentiel de démontrer comment l'idéologie transmise par l'éducation reproduit des agents de production aptes à s'intégrer aux rapports de production capitalistes, qui sont des rapports de domination autoritaires et de spécialisation extrême du travail. En particulier, il est nécessaire d'utiliser les découvertes de la théorie freudienne du développement affectif et la théorie piagétienne du développement de l'intelligence, pour montrer comment, dans la famille et à l'école, sont mis en place les schèmes de comportement individuel conformes aux rapports de production [18] capitalistes (les rapports hiérarchiques de domination entre les parents et les enfants mettant en place chez ces derniers, par le biais du refoulement de la sexualité, les mécanismes inconscients fondamentaux à leur insertion dans les rapports hiérarchiques au sein de la production]. La reproduction sociale des agents de la production n'a pas lieu essentiellement dans la production, mais dans la famille et à l'école primaire. Du temps de Marx, la reproduction sociale des agents de la production avait moins d'importance, et la psychologie en était à ses premiers balbutiements. Tel n'est plus le cas aujourd'hui.

Enfin, les apports théoriques nouveaux ne peuvent pas ne pas avoir des conséquences relatives à la définition d'une stratégie de transformation sociale. C'est précisément en quoi le mouvement culturel actuel se distingue le plus de la tradition marxiste, surtout de sa paradoxale forme léniniste.

Ce mouvement rompt avec un certain mysticisme productiviste encore présent chez Marx, indissociable d'ailleurs d'une vision messianique du rôle de la classe ouvrière. Il rompt aussi avec une approche idéaliste - mécaniste tendant à faire de la violence l'Acte pur nécessaire pour accoucher d'une nouvelle société, et possédant en soi une vertu révolutionnaire. L'expérience du fascisme a au contraire permis de dévoiler le sens sociologique du culte de la violence et du pouvoir. Elle a amené les agents de transformation sociale à concevoir comme nécessaire et fondamentale la rupture pratique avec toute forme d'au-



toritarisme, de manipulation démagogique, et de sacrifice mystificateur du présent aux exigences du futur.

Ici encore, la critique des réponses spécifiques de Marx relativement à la transformation sociale du capitalisme visera à lever une grave incohérence théorique, retrouvant dans toute leur généralité la valeur des principes fondamentaux d'analyse des transformations sociales, principes que Marx avait assez mal appliqués au capitalisme.

Ce raffermissement des principes permettra de critiquer les graves illusions que plusieurs marxistes ont [19] charriées lors des tentatives révolutionnaires visant en définitive à l'avènement d'une société sans classe. Ces illusions prenaient la forme d'une pensée mécaniste faisant du politique un *deus ex machina*, et du mode de production une abstraction économique. Ce n'est pas un mode de production abstrait que la pratique doit transformer, c'est un mode de production qui recouvre toutes les fonctions de la vie.

\*

Marx a pressenti la possibilité de passer du capitalisme à une société fondée sur le développement plurivalent des capacités humaines et sur des rapports sociaux égalitaires. Nous faisons nôtre cette prévision, en précisant, à partir des conditions du capitalisme avancé, que les rapports entre la société nouvelle et l'écosystème devront être tels qu'ils ne conduiront pas à la détérioration de ce dernier.

Le présent essai vise à indiquer les modalités possibles de cette transformation.

Dans une première partie, nous examinons les caractères actuels du développement des forces productives dans les sociétés industrielles avancées : révolution scientifique et technique et modification de la structure de classes, d'une part; perturbation de l'écosystème d'autre part (épuisement des ressources et pollution).

Dans une seconde partie, nous analysons les mécanismes psychosociaux de la reproduction dans le capitalisme avancé, en insistant tout particulièrement sur les contradictions dans la reproduction des agents sociaux (au sein de la famille et de l'École).

Dans une partie finale, nous examinons les diverses évolutions possibles de la société actuelle vers une société égalitaire, en nous at-

tachant spécialement à définir le type de groupes sociaux susceptibles de jouer un rôle catalyseur dans un tel procès de transformation.

Le texte qu'on va lire est nouveau par rapport à toutes les versions miméographiées qui en ont été faites antérieurement. La problématique et la formulation en ont été précisées graduellement depuis dix-huit mois, à la [20] lumière des réflexions, des critiques et des informations nouvelles. Ses principes sont appelés à se développer de façon vivante, la théorie étant une fonction de la vie. Nul doute qu'une telle entreprise sera possible avec la collaboration éclairée de tous ceux qui travaillent sérieusement à changer la vie.

[21]

**POUR CHANGER LA VIE**

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **Forces productives et rapports de production dans le capitalisme avancé**

[Retour à la table des matières](#)

[23]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Première partie.**  
**Forces productives et rapports de production**  
**dans le capitalisme avancé**

# Chapitre I

---

## La révolution scientifique et technique

[Retour à la table des matières](#)

[24]

[25]

Le phénomène que l'on appelle révolution scientifique et technique se définit aisément: l'application systématique et continue de la science à l'industrie, assurée par le lien entre le théorie de l'information, la cybernétique et l'automatisme, a comme résultat un accroissement considérable de la productivité, une modification de la nature du travail et de la composition de la classe salariée.

Depuis une vingtaine d'années, on peut constater:

- a) L'homme a mis la main sur une source d'énergie (atomique) qui est des millions de fois plus puissante que les sources d'énergie de la première révolution industrielle (charbon, pétrole). Parallèlement, on dispose aujourd'hui de nouveaux moyens pour transmettre et contrôler l'énergie atomique (électronique).
- b) La vitesse maximum des engins construits par l'homme est passée de 700 à 30,000 kms/h. Ce qui permet à l'homme de commencer l'exploration du système solaire. De plus, au moment même où cette exploration commence, on franchit à grands pas les étapes qui mènent au contrôle de l'énergie de gravitation (cf. la production d'antiparticules), l'application éventuelle de cette dernière aux transports allant permettre des déplacements supérieurs à la vitesse de la lumière (et donc la possibilité d'exploration de la Galaxie).
- c) En physique, on a réussi à rendre dix fois meilleure la fiabilité de fonctionnement des appareils électroniques (avec la découverte, par exemple, des transistors). De plus, les machines logiques effectuent maintenant des opérations qui se mesurent en milliardièmes de seconde. Et enfin, la quantité d'information transmissible par lasers a été multipliée par 1,000.
- d) L'application de la théorie de l'information à l'étude de la transmission du patrimoine génétique a ouvert le champ d'exploration des conditions physico-chimiques de la vie, et éven-

tuellement il sera possible d'intervenir (pour le meilleur ou pour le pire) sur le développement biologique de l'espèce humaine.

[26]

- e) Au niveau du rythme de développement de la science, cela se traduit par le fait que le nombre de scientifiques augmente de 7% par année dans les pays industriels. Ce rythme d'accroissement est supérieur à celui de toutes les autres couches salariées. Si la tendance actuelle continue, avant la fin du siècle la population des pays industrialisés sera composée de 20% d'hommes de science, et 99% des Savants de l'humanité seront alors en vie.

La révolution scientifique et technique diffère beaucoup de la première révolution industrielle ayant marqué l'aube du capitalisme en Europe. La mécanisation est un processus très différent de l'automatisation: une machine à vapeur remplace l'énergie humaine, une calculatrice remplace certaines activités propres au cerveau humain.

La révolution industrielle a été le résultat de l'application d'une quantité restreinte de découvertes scientifiques et techniques : avec des périodes différentes et distinctes (charbon, électricité, pétrole). Il y avait, entre une période et l'autre, un temps d'adaptation plus ou moins long, les découvertes successives se cumulaient dans leurs effets mais ne s'interinfluençaient pas à un moment donné. Avec la révolution scientifique et technique, au contraire, les découvertes dans différents domaines (automation, énergie, chimie, biologie) se trouvent à réagir les unes sur les autres dans un temps très court (la génétique est dépendante de la théorie de l'information, qui à son tour dépend de la physique des solides, etc.). De plus, de la découverte à l'application dans l'industrie, le délai est très bref maintenant: il a fallu trois ans pour les circuits intégrés \* (de 1958 à 1961), tandis qu'il fallut cinquante ans pour le téléphone. Une autre différence, c'est qu'aujourd'hui, le travail scientifique est collectif et planifié, tandis qu'il se faisait au hasard et individuellement au siècle passé.

La révolution scientifique et technique signifie donc bien, comme on le voit par ces exemples, une [27] accélération dans le rythme de

---

\* Les transistors.

développement des connaissances et de leur utilisation directe comme forces productives dans l'industrie.

### *Le progrès technique*

La façon dont aujourd'hui les découvertes scientifiques sont introduites dans l'industrie permet de souligner certaines insuffisances dans les hypothèses faites par Marx. L'hypothèse concerné est celle ayant trait au lien entre le progrès technique et la hausse de la composition organique du capital.

L'analyse de Marx était la suivante. Une fois épuisées les possibilités d'augmenter de façon absolue le taux de la plus-value, par allongement maximum de la durée de la journée de travail et intensité maximum de ce travail, la seule manière de continuer l'augmentation du taux de plus-value est le remplacement d'une partie du travail humain par des machines (de la première Révolution industrielle), ce qui a pour résultat à la fois d'augmenter la productivité du travail, de baisser la valeur de la force de travail et d'augmenter la valeur des moyens de production par rapport à celle de la force de travail. Ce qui veut dire que la hausse relative du taux de la plus-value est accompagnée d'une hausse dans la composition organique du capital. (capital constant/variable).

Ce phénomène, parfaitement illustré par l'évolution des industries du siècle passé et par celle des industries les moins modernes de notre siècle, n'est plus valable dans les branches les plus automatisées (comme la production des calculatrices). Dans ces branches, l'introduction d'un nouveau produit suppose des frais de recherches supérieurs proportionnellement aux frais de construction. Ainsi, aux États-Unis, dans l'industrie des calculatrices, on trouve une composition organique du capital plus faible que dans l'ensemble de l'industrie de ce pays. Le progrès technique semble alors se dissocier de la hausse de composition organique du capital.

[28]

### ***Modification de la structure de la classe salariée.***

Les industries qui aujourd'hui croissent le plus vite sont celles qui sont aussi à la pointe de l'automation, très représentatives de la révolution scientifique et technique. Ainsi, aux États-Unis, de 1947 à 1958, on a, pour différentes industries, les taux de croissance (de la valeur de la production) donnés dans le tableau I.

Les types d'industrie où l'augmentation de la valeur produite est la plus grande sont les branches directement productives les plus automatisées, comme les branches ayant trait à la circulation de l'information. Les branches de production fondées sur les méthodes industrielles traditionnelles sont en nette régression (quant à l'accroissement de la valeur du produit).

**Tableau I.**  
**Accroissement de la valeur de la production**  
**dans certaines industries aux États-Unis, 1947-1958.**

Types d'industrie	Variation de la valeur de la production
Électronique	82%
Chimique	31%
Services (de bureau)	42%
Communications	33%
Mécanique	-23%
Matières premières (ferreuse)	-27%
Bois	26%
Charbon	40%

Sources: Anne P. Carter, *The economics of technological change in Scientific American*, vol. 214, avril 1966, p. 25.



[29]

Parallèlement à ce changement de la structure des branches industrielles, on assiste à une modification de la structure de la classe salariée. A l'intérieur de cette classe (les travailleurs non propriétaires des moyens de production et d'échanges) il y a déplacement des effectifs, passant de la fonction de production directe aux fonctions d'intégration, de coordination et de contrôle des processus de production automatisés.

On peut se faire une idée de l'ampleur du phénomène en examinant l'évolution des effectifs de diverses catégories socio-professionnelles en France, comparant les données de 1954 et celles de 1962. Le tableau II montre que: (a) les effectifs des agriculteurs, des salariés agricoles, des patrons de l'industrie et du commerce ont régressé; (b) le personnel de service et les ouvriers (cols bleus) ont vu leurs effectifs croître très légèrement; (c) la croissance des effectifs des employés et de "autres catégories" (surtout l'armée) a été moyenne; (d) tandis que les cadres moyens, les professions libérales et les cadres supérieurs sont en très forte croissance.

Si l'on décompose maintenant les catégories en très forte croissance, comme le montre le Tableau III, on s'aperçoit que cette croissance est surtout due: (a) aux enseignants; (b) aux professions littéraires et scientifiques; (c) aux ingénieurs et cadres supérieurs; (d) aux hommes de science et techniciens.

[30]

**Tableau II.**  
**Variation des effectifs des catégories socio-professionnelles,**  
**en France, de 1954 à 1962.**

Catégories	Variation des effectifs (en %)
AGRICULTEURS	- 24.1
Salariés agricoles	- 28.6
Patrons (industrie et commerce)	- 13.2
Professions libérales et cadres supérieurs	37.4
dont: Professeurs, professions littéraires et scientifiques	56
Professions libérales	3
Ingénieurs et cadres supérieurs	44
Cadres moyens	34
dont: Instituteurs, services médicaux et sociaux	32
Techniciens, cadres administratifs moyens	29
EMPLOYÉS	16.8
dont: de bureau	17
de commerce	14
OUVRIERS	8.2
Personnel de service	2.4
Autres	15.3

Sources: Recensements de l'I.N.S.E.E., pour 1954 et 1962.

[31]

**Tableau III.**  
**Décomposition du tableau précédent**  
**en fonction des catégories à plus forte croissance**

Catégories	Variation des effectifs (en %)
Agents techniques, techniciens	67
Ingénieurs	21
Cadres supérieurs et administratifs	29
Santé	39
Services sociaux	26
ENSEIGNEMENT	43
Professions juridiques	-8
Professions intellectuelles	36
dont: Homme de sciences et assimilés	163
Divers	11
Artistes	-7
Cultes	1

Sources: Cf. Tableau II:

### *L'État et le financement de la recherche*

Le financement de la recherche est de plus en plus pris en charge par l'État et occupe une place de plus en plus considérable dans le budget de ce dernier. Aux États-Unis, depuis 1953, les fonds affectés à la recherche et au développement (R.D.) ont doublé tous les six ans. Les États-Unis consacrent une part importante de leurs efforts en R.D. à des fins militaires, bien sûr, mais cela n'empêche aucunement ces efforts d'aboutir à des progrès scientifiques et techniques considérables, bien [32] au contraire. Les fonds consacrés par les États-Unis à la R.D., dans le domaine civil uniquement, représentent les deux-tiers des investissements U.S. à l'étranger. Le Tableau IV donne une idée de l'importance de la R.D. aux États-Unis, en 1963-64

**Tableau IV**  
**Part de la R.D. au États-Unis, 1963-64.**

---

Dépenses nationales brutes cri R.D.	\$21,323 *
Dépenses nationales brutes en R.D. comparées avec le P.N.B.	3.8%
P.N.B. par habitant **	\$2.947
Dépenses de R.D. par habitant	\$111.8
Nombre de chercheurs et d'ingénieurs spécialisés en R.D.	474,900
Nombre de chercheurs et d'ingénieurs spécialisés en R.D. pour 10,000 habitants	25

---

Sources: Étude de la Direction scientifique de l'O.C.D.E.

---

L'État américain a graduellement pris en charge, remplaçant ainsi le financement privé, la part la plus importante des efforts en R.D. Pour la première fois en 1956, le montant des crédits fédéraux égale celui des capitaux privés. En 1964, plus de 60% des crédits de R.D. sont de provenance fédérale.

Toutefois, si la majorité des subventions sont d'origine gouvernementale, la majorité de la R.D. est prise en [33] charge par un petit nombre de grandes entreprises. En 1964, 300 entreprises de plus de 1,000 employés ont absorbé 97% des crédits fédéraux en R.D., ainsi que 83% des fonds privés. La concentration économique est ainsi encouragée par l'État dans le domaine de la R.D., comme dans beaucoup d'autres domaines.

---

\* en millions

\*\* au coût des facteurs

### *L'impérialisme et le drainage des cerveaux*

La révolution scientifique et technique n'est pas seulement prise en charge par les monopoles et l'État, elle est aussi un facteur relativement nouveau dans les rapports d'exploitation entre les centres impérialistes et les pays sous-développés.

Cette exploitation se manifeste sous la forme du drainage de cerveaux. Les travailleurs les plus qualifiés des pays sous-développés, dont une bonne partie de la formation a été à la charge de ces derniers, immigrent continuellement aux États-Unis, privant les pays sous domination impérialiste d'un facteur indispensable à leur développement et renforçant ainsi leur dépendance technique et scientifique face aux métropoles impérialistes.

De 1949 à 1961, 60% des 43,000 ingénieurs et savants immigrés aux États-Unis proviennent des pays sous-développés. Entre 1951 et 1963, 50% des 11,200 immigrants venus d'Argentine aux États-Unis étaient des ingénieurs qualifiés, et 15% des administrateurs.

L'immigration de scientifique et d'ingénieurs aux États-Unis se poursuit aujourd'hui au rythme de 6,000 par année (contre 1,500 en 1950). Les pays qui sont victimes d'une telle saignée sont les moins aptes à la supporter. \*

[34]

---

\* Pour tout ce chapitre, nous nous sommes servis largement des données de J.-P. Viger et G. Waysand, "Révolution scientifique et impérialisme", in *Les TEMPS Modernes*, août-septembre 1968, 490-536.

[35]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Première partie.**  
**Forces productives et rapports de production**  
**dans le capitalisme avancé**

**Chapitre II**

---

Les trente dernières années  
de la terre

[Retour à la table des matières](#)

[36]

[37]

On a vu que le développement des forces productives, sous le coup de l'automation, par application directe de la science à l'industrie, est sous le contrôle des rapports de production capitalistes (prise en charge par l'État et les monopoles).

L'envers de ce développement des forces productives doit maintenant être examiné \*. Nous verrons plus loin les conséquences sociales du maintien des rapports de production capitaliste dans le monde actuel. Pour l'instant nous allons décrire un phénomène trop peu considéré ayant trait aux effets de la croissance capitaliste sur le milieu nature. Cette croissance est un pillage, entraînant des conséquences irréversibles: pollution et épuisement des ressources naturelles.

Les conséquences nocives de la croissance industrielle capitaliste actuelle affectent: (a) la biologie de l'homme, (b) le milieu biologique, (c) le milieu physique. Voici d'abord une série d'exemples aptes à faire saisir l'ampleur et la gravité du phénomène à divers niveaux.

### *Comment on nous empoisonne*

Les tuyauteries en zinc (lorsque l'eau est acide), les traitements du riz poli, du sucre raffiné et de la farine blanche, sont des causes d'absorption de cadmium par l'organisme humain. Le cadmium a des propriétés chimiques voisines de celles du zinc, dont il tend à prendre la place dans l'organisme humain. Le zinc étant indispensable au métabolisme des graisses, son remplacement par le cadmium rend l'organisme incapable de digérer les graisses de façon suffisante. Les graisses se déposent alors dans les vaisseaux, provoquant des maladies circulatoires et cardiaques (dont l'artério-sclérose, le cholestérol, etc.). Cela [38] coûterait cher aux entreprises de remplacer les tuyauteries et de trouver des méthodes différentes de traitement des aliments; cela

---

\* Pour cette partie, G. Leach, "Les trente dernières années de la terre", in *Le Nouvel Observateur*, 11-17 oct. 1971, pp. 67-84.

baisserait les profits; la généralisation des maladies cardio-vasculaires n'est pas encore assez spectaculaire pour que l'on se décide à agir; on préfère attendre le seuil critique où l'opinion publique imposera un changement, moment où les conséquences de la généralisation des maladies en question aura peut-être entraîné des conséquences biologiques irréversibles.

Le mercure ne le cède en rien au cadmium pour nous empoisonner. La pollution par le mercure est due à l'utilisation d'électrodes de mercure dans l'électrolyse du sel et à l'emploi de certains fongicides dans l'agriculture et l'industrie du papier. En octobre 1970, on a constaté qu'il y avait des concentrations alarmantes de mercure dans le foie de phoque en provenance de la côte américaine du Pacifique. Washington s'est alors contenté de retirer du marché 25,000 comprimés d'extraits de foie de phoque, ce qui était évidemment un pur cataplasme. On a ensuite constaté que le thon et l'espadon du Pacifique présentaient des concentrations de mercure mille fois supérieures à la limite tolérable pour l'organisme humain. Les États-Unis ont alors fait saisir des dizaines de milliers de tonnes de thon et d'espadon, et la vente de ces poissons a presque cessé aux U.S.A. Les poissons et crustacés en provenance du Pacifique oriental, de la mer du Japon, de l'océan indien, de la Baltique, des grands lacs canadiens et de certains lacs scandinaves présentent le même danger de consommation.

Évidemment, il coûterait plus cher de changer les méthodes industrielles qui sont à la source de la pollution des eaux par le mercure que de détruire des stocks de poissons empoisonnés, opération à côté de laquelle la guerre au Vietnam est d'une rentabilité plus grande. L'absorption excessive de mercure par l'organisme humain entraîne une détérioration du cerveau et du système nerveux.

Mais le plomb a des effets encore plus intéressants: il inhibe la synthèse des globules rouges, ce qui provoque, à un certain degré, des altérations biochimiques du [39] cerveau et affecte le développement mental des enfants. Les altérations bio-chimiques s'observent à partir du moment où l'on trouve plus de 20 microgrammes de plomb par décilitre de sang humain. Pour les habitants des villes, la concentration moyenne est de 30 microgrammes par décilitre. Parmi des enfants examinés à Manchester, un sixième présentait une concentration de plus de 50 microgrammes. À partir de 80 microgrammes apparaissent



les symptômes d'intoxication: maux de tête, anémie, perte d'appétit, manque de coordination mentale.

Les causes: une concentration excessive de plomb dans le sang est provoquée par les conduites d'eau en plomb et l'essence automobile (d'autant plus riche en plomb que le degré d'octane est élevé). Depuis 1750, la concentration plomb dans le corps humain a plus que décuplée. L'industrie de l'automobile disperse de nos jours 300,000 tonnes de plomb par an. Les profits de la G.M. étant en baisse, ce serait vraiment mal placé de lui demander de les réduire un peu plus pour empêcher les enfants de devenir fous.

### *Comment on épuise les ressources naturelles*

#### *Quelques petits faits d'abord.*

L'architecture moderne, avec ses surfaces de verre, de métal et de béton, assure moins bien l'isolation thermique que l'architecture d'autrefois, ce qui pousse à une surconsommation de combustible pour le chauffage et la climatisation. La pollution due au chauffage de la ville de New York, par exemple, est rendue au point critique.

Toujours à l'avant-garde, les États-Unis consomment neuf fois plus d'énergie que le Japon pour produire un quintal de riz, et deux fois plus que l'Europe pour produire une tonne d'aluminium. Pour comprendre la portée de cela, il suffit de se souvenir qu'une machine qui consomme plus d'énergie qu'une autre pour le même résultat est une machine inefficace (mais pas moins payante...).

[40]

Un transporteur supersonique, du type Boeing par exemple, consomme deux fois et demi plus de combustible, par passager et par kilomètre, qu'un transporteur ne dépassant pas la vitesse du son. En 1980, pour faire circuler 300 Concorde et 80 Boeing, il faudra augmenter de 46 millions de tonnes par an la production de kérozène, et de 322 millions de tonnes la production de pétrole. À ce moment, les transports supersoniques seront responsables d'un tiers de la consommation occidentale de pétrole, soit 11% de la production mondiale. Un

tel rythme d'accroissement ne peut se poursuivre sans épuiser rapidement les ressources. De plus les transports supersoniques ont des effets dangereux sur le climat.

\*

Les rapports entre l'homme et la nature, entre la société humaine et le milieu naturel, sont des rapports dialectiques: en modifiant la nature, l'homme se modifie lui-même, les modifications du milieu naturel par la société ont en retour un effet sur la société.

Ce à quoi nous assistons aujourd'hui, sous la forme du pillage du Tiers-Monde, d'épuisement des ressources et de pollution, c'est à une nouvelle manifestation de ce principe formulé par Marx, et confirmé depuis par la biologie et l'écologie modernes. Les rapports de production capitalistes, l'exploitation maximum du travail humain pour transformer la nature, la production pour la production, ont franchi un seuil où les perturbations ainsi induites dans le milieu naturel obligent à abandonner ce type de rapports de production ou à se résigner à la disparition éventuelle de l'espèce humaine de la surface de la terre. Tous les modes de production ayant précédé le capitalisme sont disparus à la suite d'une adaptation insuffisante aux modifications du milieu naturel (modifications dont la source était ou bien la société ou bien des facteurs naturels): les chasseurs - pêcheurs - cueilleurs, et les agriculteurs itinérants, épuisaient les ressources alimentaires et puis se déplaçaient pour en trouver de nouvelles, jusqu'à ce qu'une famine ou un autre cataclysme nature les éliminent. Les grandes civilisations du Croissant Fertile sont disparues à la suite d'une incapacité de contrôler le résultat de leurs actions sur le milieu naturel: Babylone [41] avait construit des marécages artificiels, mais les agents porteurs de malaria qui s'y développèrent décimèrent la population.

Cependant, aucune société jusqu'à maintenant n'avait une étendue mondiale, et ainsi l'épuisement des ressources naturelles dans un endroit du globe n'entraînait pas un risque pour l'espèce humaine toute entière. Avec la création du marché mondial et la diffusion mondiale de l'information, le système capitaliste a modifié radicalement la situation. L'épuisement des ressources et la pollution du milieu naturel par le capitalisme sont des phénomènes planétaires qui mettent en péril l'espèce humaine dans sa totalité.

## *L'impossibilité d'une continuation de la croissance capitaliste*

Le type capitaliste de croissance industrielle, la production pour la production, le pillage systématique des ressources naturelles planétaires, ne seront plus possibles longtemps. Nous allons donner les principaux éléments de la preuve.

### *a) Le sous-développement*

Il nous faut partir de l'écart croissant entre les pays capitalistes développés et les pays sous domination impérialiste. Ce phénomène a beaucoup été traité dans la littérature marxiste, ancienne et récente, et l'accord est assez grand sur le fait que le sous-développement et la paupérisation des pays sous-développés, ainsi que l'écart grandissant, sont provoqués par le développement impérialiste des métropoles capitalistes, ces dernières ne pouvant pas se développer et se maintenir sans sous-développer et affamer leurs territoires extérieurs.

Il faut remarquer que la surpopulation, dans les pays sous-développés, qui est un des facteurs de la paupérisation de ces derniers, n'est pas explicable en termes strictement biologiques. C'est l'intervention du capitalisme, au siècle dernier, qui a déséquilibré dans ces pays les processus de croissance démographique. En [42] Europe et en Amérique du Nord, la baisse du taux de mortalité, par intervention de moyens médicaux, a été compensée par une baisse ultérieure du taux de natalité: la croissance démographique consécutive à la première révolution industrielle s'est ainsi stabilisée. Dans les pays sous-développés, le mécanisme n'a pas joué: la baisse du taux de mortalité, due à l'emploi des mêmes moyens médicaux, n'a pas été compensée par la baisse de la natalité. Ainsi, la croissance démographique tend à devenir exponentielle, d'autant plus que le niveau de vie tend lui aussi à baisser.

L'introduction des moyens médicaux et la croissance du revenu par industrialisation, ont produit, en Occident, une croissance démographique équilibrée, le taux décroissant de mortalité finissant par être

compensé, après une certaine croissance de population, par une réduction de la natalité (une hausse de niveau de vie des familles entraînant une réduction du nombre d'enfants). Dans les pays sous-développés, les moyens prophylactiques réduisant la mortalité ont été introduits par le capitalisme avec un type de développement industriel exogène, qui, en détruisant l'artisanat et en diminuant la population rurale sans que les personnes ainsi devenues sans travail puissent s'employer dans l'industrie, n'a pas joué le rôle régulateur qu'il avait eu en Occident. La population du Tiers-Monde s'est alors mise à connaître une croissance exponentielle: la hausse du niveau de vie par industrialisation favorise la stabilisation de la croissance démographique, tandis que la baisse du niveau de vie par industrialisation impérialiste favorise la croissance incontrôlée. En cybernétique, on connaît bien ce genre de processus: le premier est un feed-back négatif, stabilisant un système autour d'une norme de croissance limitée, le second est un feed-back positif, où chaque augmentation de croissance est amplifiée. Quant un système à feed-back positif n'est pas réglé à un degré maximum d'amplification de sa croissance, il finit par disparaître. En effet, toute croissance d'un système biologique suppose un apport considérable d'énergie du milieu dans le système; puisqu'aucun milieu n'a des ressources illimitées, aucune croissance ne peut aller au-delà d'un certain seuil.

[43]

Le capitalisme ne s'est pas contenté d'introduire un facteur de déséquilibre de la croissance dans les territoires sous sa domination. Ayant provoqué une croissance non contrôlée de la population de ces pays, il s'est parallèlement mis à en piller systématiquement les ressources naturelles, rendant de plus en plus difficile l'alimentation d'une population sans cesse croissante.

Ce qui mène à la situation suivante. Le pillage des ressources naturelles du Tiers-Monde est rendu aujourd'hui à un point tel que, même en supposant un arrêt du processus de pillage, les pays sous-développés ne pourraient plus trouver de quoi nourrir leur population croissante. Deux choses pourront donc arriver: ou bien la croissance démographique est arrêtée volontairement, ce qui suppose un contrôle sur le développement économique, et donc la rupture de la domination impérialiste; ou bien les famines, les épidémies et les 'guerres d'extermination réduiront de toute façon la croissance des populations. Quant on prend en considération les génocides récents (Biafra, Viet-

nam, Pakistan, etc), et les famines endémiques que l'on laisse se développer dans le Tiers-Monde tout en détruisant des récoltes dans les pays industrialisés (ou en freinant la production agricole), on est enclin à croire que le système impérialiste mondial opte pour la seconde solution.

Donnons quelques détails maintenant sur le drainage des ressources des pays sous-développés vers les métropoles impérialistes. Au début de ce siècle, au moment où les grands analystes marxistes (Hilferdine, R. Luxembourg) firent les premières analyses de l'impérialisme (dont Lénine tira certaines conclusions politiques), la situation était la suivante: le développement des forces productives, dû au machinisme et à la concentration monopoliste, commencée depuis des décennies, produisit un excédent de capitaux difficile à réinvestir dans le marché intérieur des pays capitalistes dominants de l'époque. Une part importante de ces capitaux fut donc investie dans les pays coloniaux, jusqu'au moment où les rivalités entre les puissances capitalistes pour les débouchés sur les marchés en question entraînent des guerres mondiales et un blocage de ce procédé de réalisation de la plus-value.

[44]

De nouvelles solutions pour la réalisation de cette plus-value furent élaborées entre les deux guerres, et pleinement appliquées depuis, 1945: élargissement du marché intérieur (publicité, marketing, crédit, obsolescence planifiée des biens de consommation durables, hausse des revenus réels des masses, militarisme, sous-utilisation des capacités productives des machines et des travailleurs: chômage et extension du bien-être social).

Maintenant, les investissements à l'étranger des sociétés capitalistes ne constituent plus une part importante de leurs investissements, ni une solution importante quantitativement pour la réalisation de la plus-value excédentaire. Leur importance est tout autre. Ils servent essentiellement au contrôle mondial de l'exploitation des matières premières. C'est de cette façon que s'effectue le pillage actuel du Tiers-Monde.

Aux États-Unis, la situation est la suivante. Seulement 5% des investissements américains se trouvent à l'étranger. En 1963, deux milliards de dollars ont été investis par les Américains hors de leur pays,

tandis que 40 milliards ont été investis à l'intérieur pays. L'année suivante, sur les 44 milliards déjà investis à l'étranger, 27.5 milliards l'étaient en Europe occidentale et au Canada, tandis que seulement 2% se trouvaient dans les pays sous-développés. De plus, depuis 1929, le pourcentage des investissements américains à l'étranger par rapport au P.N.B. a rarement dépassé 1%. Il est donc bien clair que l'essentiel des mouvements de capitaux se fait entre les pays capitalistes plus qu'avec les pays sous-développés.

Les mouvements de capitaux qui se font entre les pays capitalistes et les pays sous-développés ont cependant un effet désastreux sur ces derniers. Dans ces pays le taux de croissance des populations varie de 2 à 3%, tandis que la part des pays sous-développés dans la production industrielle mondiale stagne aux environs de 8%.

Les chiffres précédents, qui sont un indice du processus de paupérisation des populations du Tiers-Monde, doivent être rapprochés des profits que les U.S.A. [45] rapatrient de leurs investissements à l'étranger. Pour la période allant de 1950 à 1965, 23.9 milliards d'investissements rapportèrent 37 milliard de dollars en profits rapatriés. Le Tableau V montre bien que ce processus défavorise et affecte surtout les pays sous-développés (les chiffres donnés dans la colonne autres sont imputables surtout aux échanges avec les pays sous-développés autres que l'Amérique Latine)

**Tableau V:**  
**Investissements et profits des U.S.A. dans le monde (1950-65)**

	Europe	Canada	Amérique	Autres
INVESTISSEMENTS U.S.	8.8	6.8	3.8	5.2
PROFITS RAPATRIES	5.5	5.9	11.3	14.3
Profits - Investis.	-2.6	-0.9	7.5	9.1

Note: tous les chiffres sont en milliards de dollars.

Source: H. Magdoff, "Les aspects économiques de l'impérialisme", in *Les Temps Modernes*, mars 1967.

Ce tableau est clair: pour moins d'investissements dans les pays sous-développés que dans les autres pays industriels, les États-Unis rapatrient une somme excédant à la fois les investissements U.S. dans les pays industriels, les profits rapatriés de ces investissements, et les investissements U.S. dans les pays sous-développés (chaque somme étant prise individuellement).

Ce drainage fantastique est accentué par la détérioration des termes de l'échange entre les pays capitalistes et leurs territoires extérieurs: le prix des matières premières produites dans les pays sous-développés diminue, tandis que le prix des produits manufacturés dans les pays capitalistes centraux augmente. La détérioration relative des termes de l'échange atteint maintenant plus de 30%; la dette extérieure des nations sous-développées est passée de 9 [46] milliards de dollars (1955) à 30 milliards (1963), puis à 40 milliards (1968).

Ce drainage s'effectue aussi par l'émigration des scientifiques, ingénieurs, administrateurs et techniciens hautement qualifiés, des pays sous-développés vers les pays développés. Nous avons déjà vu ce point.\*

### *b) L'écart*

Les conséquences d'un pareil pillage sont énormes. Voici les principales en ce qui concerne notre propos.

Dans certaines régions sous-développées, et peut-être bien dans toutes, la quantité de nourriture disponible par personne diminue régulièrement sur une longue période. En Asie, par exemple, selon Y. Lacoste (d'après l'article précédemment cité \*), on disposait en 1872 de cinq quintaux de céréales par personne, puis de quatre (1911), 2.8 (1936), 1.5 (moyenne pour 1945-1954). Pendant qu'on bourre de protéines inutiles les enfants d'Amérique, 80 millions d'enfants de moins de cinq ans sont sous-alimentés en protéines; pendant que les jeunes enfants d'Amérique et d'Europe s'empoisonnent tranquillement des

---

\* Les données concernant les États-Unis sont tirées de l'article de Viger et Waysand cité.

déchets de la prospérité industrielle, un enfant sur deux meurt dans le Tiers-Monde avant l'âge scolaire; pendant qu'on abrutit les enfants occidentaux sur les bancs de l'école primaire, la moitié des enfants des pays sous-développés dépassant l'âge de la scolarité restent analphabètes. Ainsi de suite.

Un milliard de personnes disposent d'un revenu moyen annuel de \$2,600 par personne. Dans les pays où vivent ces gens, le revenu national double tous les dix-sept ans. Dans les pays sous-développés, par contre, deux milliards six cent millions de personnes disposent d'un revenu annuel de \$200, treize fois moins que le revenu annuel moyen d'un habitant des pays capitalistes. Ce revenu inférieur augmente de moitié moins vite que celui des pays développés, tandis que la population du Tiers-Monde augmente trois fois plus vite que celle des pays [47] développés. Si ces tendances se maintenaient, ce qui est en fait impossible, les pays sous-développés atteindraient dans 130 ans le niveau actuel des pays développés. Mais, à ce moment, le revenu de ces derniers serait 250 fois celui des pays sous-développés. Et la population mondiale aurait atteint 60,000 millions. Ces chiffres théoriques, basés sur l'extrapolation des tendances actuelles, montrent que le prolongement de cette situation est impossible..

Tous les chiffres que nous venons de mentionner sont d'ailleurs biaisés par le fait qu'ils font abstraction des inégalités extrêmes de revenus entre les classes des pays concernés, l'inclusion des plus hauts revenus dans le revenu national augmentant beaucoup le revenu annuel moyen par habitant. Ces chiffres sous-estiment donc l'écart.

### *c) Le pillage*

La sous-alimentation chronique et les famines endémiques du Tiers-Monde sont le résultat de l'écart entre la croissance industrielle et la croissance démographique, dont le capitalisme est la cause majeure. De plus, c'est la domination impérialiste qui empêche aujourd'hui encore une croissance industrielle autonome dans les pays sous-développés.

Maintenant, s'ajoutant à cela, le pillage des ressources naturelles du Tiers-Monde et le rythme pris par l'accroissement de la population



rendent impossible une croissance industrielle auto-centrée, susceptible de répondre pendant le temps nécessaire aux besoins d'une population dont le rythme de croissance irait décroissant. Le phénomène est devenu à peu près irréversible.

Pour nourrir les masses populaires actuelles des pays sous-développés, il faudrait une croissance industrielle considérable. En Amérique du sud, par exemple, pour empêcher une aggravation du chômage, et de ses conséquences sur la sous-alimentation, il faudrait une croissance de 8% par an. Pour l'ensemble des pays sous-développés, un tel taux de croissance est impossible. L'industrialisation qu'implique une telle croissance demanderait des ressources minérales, énergétiques, en [48] terres, en eaux, etc. qui n'existent plus. Et elles n'existent plus par qu'elles ont été pillées par les centres capitalistes.

Les États-Unis représentent 6% de la population mondiale. Ils consomment cependant le quart de la production mondiale d'acier et d'engrais, 40% des pâtes et papiers, 36% des combustibles fossiles (pétrole, etc.), 20% du coton. Ils utilisent, en plus de leurs terres propres, 10% des terres agricoles du monde.

Pour que l'ensemble des pays puissent vivre au niveau américain, il faudrait que toutes les mines et usines métallurgiques travaillent sans interruption pendant soixante ans, seulement pour produire les métaux nécessaires; ce calcul ne tient pas compte des déchets inévitables, ni du doublement de la population prévisible en l'an 2,000. Or, pour le moment, la consommation mondiale des métaux augmente de 6% par an, au profit

Presque exclusif des pays capitalistes. De plus, même si 'on supposait ce taux de croissance réduit à celui de la population (2.5%), on risquerait de voir s'épuiser les réserves d'un bon nombre de métaux. Les réserves de mercure, plomb, platine, or, zinc, argent et étain seraient épuisées en vingt ans. Les réserves de cuivre et de tungstène, en trente ans; celles de molybdène, nickel, aluminium, cobalt, manganèse, en 70 ans; celles de fer en 100 ans. Pour compenser cela, les nouvelles techniques d'extraction, de transports et de production nécessaires à la recherche et à la découverte de nouveaux gisements feraient monter les prix des métaux à un point prohibitif.

La croissance industrielle du type actuel ne peut donc pas continuer sans épuiser très vite les ressources en matières premières. Elle ne peut pas non plus continuer sans que se posent des problèmes graves concernant l'énergie.

Il sera en effet impossible de continuer à utiliser l'énergie comme nous le faisons aujourd'hui. Nous consommons actuellement cinq fois plus d'énergie par siècle que l'humanité. ne le fait depuis le début de notre ère. De plus, notre consommation double tous les quatorze ans.

[49]

Dans plusieurs régions du monde, le seuil commence déjà à être atteint. En Californie du sud, par exemple, la consommation d'énergie ne devra pas dépasser le double du niveau actuel, sans quoi l'évacuation de la chaleur provoquera un réchauffement de l'atmosphère, à conséquences désastreuses sur le milieu. A New York, par ailleurs, ce seuil sera atteint dès 1980. La compagnie qui alimente cette ville en électricité (Consolidated Edison), estime qu'après cette date il n'y aura plus de possibilités d'évacuer sur la terre ferme la chaleur des centrales, et que des centrales nucléaires devront être situées sur des îles artificielles. Le coût de ce genre d'installations est élevé au point où la Consolidated Edison préfère remplacer sa publicité poussant à la consommation, et coûtant un million de dollars par an, par une campagne publicitaire poussant à épargner le courant.

La consommation de pétrole double tous les dix ans et, à partir de 1980, une bonne partie du pétrole devra venir de forages sous-marins très profonds, coûteux et polluants. L'exploitation des gisements de sable et de schiste bitumineux produira un pétrole cinquante fois plus cher que celui d'aujourd'hui. La production de pétrole à partir du charbon ne serait économiquement rentable qu'à ciel ouvert, mais cela dévasterait définitivement de grandes superficies.

Les anciennes ressources énergétiques (pétrole, électricité, etc.), fruits de la première révolution industrielle, et leur mode capitaliste d'exploitation et de distribution, ne sont plus adaptés aux besoins actuels.

#### *d) La famine*

La population des pays sous-développés continue de croître plus vite que la production de nourriture. L'utilisation massive d'engrais chimiques a déjà perturbé le milieu naturel à un degré grave, provoquant indirectement des épidémies. Le résultat d'une agriculture modernisée a été, en plus de la pollution par les engrais et pesticides, de pomper les nappes d'eau souterraines indispensables à l'irrigation des terres. Le résultat est ou l'enfoncement de certaines régions (comme Venise) ou la stérilisation des terres.

[50]

Si, dans l'ensemble du monde, les terres arables étaient cultivées avec des rendements de type européens, le régime alimentaire des habitants d'Europe pourrait s'étendre à 3,7000 millions de personnes (la population est en train d'atteindre ce chiffre). Cette entreprise supposerait une utilisation massive d'engrais et d'insecticides telle que la perturbation du milieu naturel serait catastrophique.

#### *e) Le Profit et ses mésaventures récentes*

Il est important de remarquer, au stade présent de notre exposé, que certaines causes de la pollution et de l'épuisement des ressources sont directement liées à des procédures actuelles visant à assurer la hausse (où à freiner la baisse) du taux de profit.

Le taux de profit, norme de l'économie capitaliste, se calcule pour une période donnée en rapportant la part du travail non-payé (plus-value  $p$ ) à la somme du travail payé (salaire réel  $v$ ) et des machines et matières premières (capital constant  $c$ ). Le taux de profit  $P$  est alors égal à  $p$  sur  $c$  plus  $v$ , en supposant constant le rythme de rotation du capital, le taux d'amortissement et le rapport entre la période de production et la période de circulation. Tant que la révolution scientifique et technique n'est pas intervenue, l'introduction du progrès technique a toujours comme double effet d'augmenter la plus-value relative ( $p/v$ , en supposant que la somme de  $p + v$  ne varie pas à cause de la stabilité

dans la longueur de la journée de travail) en augmentant la composition organique du capital (soit  $c/v$ ). Ce double mouvement fait baisser le taux de profit. Une façon d'annuler, ou d'inverser, ce mouvement de baisse est de diminuer le prix des matières premières ou auxiliaires d'un procès de production.

Un exemple de cela se trouve dans l'industrie textile. Les fibres naturelles (coton etc.) ont été remplacées souvent par des fibres synthétiques, moins coûteuses mais dont la production est plus polluante et demande plus d'énergie. De même dans la production de détergents, les produits chimiques ont remplacé les produits naturels, ce qui a entraîné une pollution considérable des cours [51] d'eau. Dans l'agriculture enfin, les engrais naturels du sol ont été remplacés par des engrais chimiques, ce qui a augmenté la pollution et la consommation d'énergie.

Une autre manière d'inverser le mouvement du taux de profit est de changer le rapport entre le temps de production et le temps de transport des marchandises: les transports routiers remplacent les transports par rail: ils sont cependant plus polluants et consomment cinq fois plus d'énergie par tonne et par kilomètre.

Une autre façon encore de freiner la baisse du taux de profit est ce que l'on appelle l'obsolescence planifiée dans la production des biens de consommation durables. Il s'agit de limiter la durée de vie de ces produits, pour accélérer le rythme de rotation du capital. On s'arrange pour que les autos doivent être renouvelées tous les deux ans, on limite volontairement la durée de vie des produits comme les vêtements et les appareils électriques ménagers, etc. Mais de cette façon on accroît la dépense d'énergie et la production de déchets polluants.

C'est donc bien le système capitaliste de production, l'exploitation maximum du travail salarié par les détenteurs des moyens de production et d'échange, avec comme norme régulatrice le taux de profit maximum en longue période, qui est responsable des phénomènes de pollution et d'épuisement des ressources.

Ce système s'oppose à toute tentative sérieuse de remaniement du processus de production dans le but d'arrêter le pillage des ressources naturelles et de la pollution, car un tel remaniement entraînerait des dépenses susceptibles de faire baisser de manière radicale un taux de profit déjà mal en point. La plupart des savants qui ont étudié cette

question sont d'accord pour affirmer que la seule manière d'arrêter le pillage actuel est de repenser tout le cycle allant des ressources naturelles exploitées aux déchets résultants, en passant par la production et la consommation. Il faudrait s'organiser pour restituer à la nature ce qu'on lui a pris au début de ce cycle. Pour ce qui est des eaux d'égouts, par exemple, il faudrait les traiter pour en retirer des [52] engrais naturels que l'on remettrait dans les champs, au lieu de simplement déverser ces eaux dans la mer.

Nous touchons ici au problème central. La pollution et l'épuisement des ressources naturelles par le pillage capitaliste modifient de plus en plus les cycles vitaux et géophysiques du milieu écologique terrestre. Ces cycles sont très nombreux, complexes et interdépendants. L'homme y est inséré, et son action, en les perturbant au-delà du seuil d'équilibre tolérable, risque d'amener des changements d'une gravité que l'on commence à peine à soupçonner, grâce aux études de divers savants, études encore incomplètes mais suffisamment significatives pour que les dirigeants du système capitaliste mondial fassent tout pour les maintenir dans l'obscurité. Les dirigeants actuels raisonnent selon le schéma "après nous, le déluge", et ils portent une responsabilité criminelle par rapport aux événements qui vont se déclencher à cause de leur action.

Avant d'examiner comment cette évolution peut être contrée, il nous faut d'abord analyser les moyens par lesquels un système social aussi démentiel réussit cependant à se reproduire. Ceci nous amène à examiner le rôle de la famille et de l'École dans le capitalisme d'aujourd'hui.

[53]

**POUR CHANGER LA VIE**

# **DEUXIÈME PARTIE**

## **La reproduction du système actuel**

[Retour à la table des matières](#)

[55]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Deuxième partie.**  
**La reproduction du système actuel**

## **Chapitre III**

---

Le rôle de la famille

[Retour à la table des matières](#)

[56]

[57]

Après avoir pris connaissance des faits analysés dans la première partie, on peut facilement se demander comment il est possible que les personnes vivant dans la société actuelle acceptent encore d'y fonctionner (travailler, consommer, etc.).

Toute notre société est fondée sur des rapports autoritaires et hiérarchiques: certaines personnes remplissent des fonctions d'exécution, où elles se trouvent dominées, d'autres personnes remplissent des fonctions de direction où elles trouvent au contraire à dominer. Il y a ainsi ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas les moyens de production, ceux qui détiennent et ceux qui ne détiennent pas le savoir techno-scientifique, etc. Les femmes sont dominées par les hommes, les enfants par les adultes.

Pour exercer l'autorité, ou accepter de s'y soumettre, il faut y avoir été longuement préparé, conditionné. C'est cela qu'assure l'éducation des enfants, par l'entremise de la famille et de l'école principalement, mais aussi avec l'aide des moyens de communication de masse (radio, TV, ciné, etc.).

Dans notre société, il n'y a pas de bon fonctionnement possible si les salariés n'acceptent pas les directives de leurs patrons, si les "citoyens" ne votent pas, etc... Or, chacun sait qu'un jeune enfant n'accepte pas tout "naturellement" de se faire donner des ordres se voir imposer des façons d'agir qui ne lui plaisent pas. Pour que le système actuel fonctionne, il faut que les futurs travailleurs et citoyens soient conditionnés profondément à accepter les ordres, l'autorité, que ce soit en vue d'exercer plus tard une fonction dominante (pour les enfants de la classe dirigeante) ou un rôle dominé (pour les enfants de la majorité de la population).

L'inculcation de tels modèles autoritaires de comportement débute dès la naissance. A l'hôpital, on sépare l'enfant de sa mère et de son père, en le frustrant ainsi de satisfactions affectives primordiales (qu'une garde-malade n'a ni le temps ni le goût de lui accorder).



Puis, à la maison, on lui impose graduellement un [58] horaire pour le sommeil et la nourriture. Plus tard, on lui montre à ne pas jouer avec son caca, à ne pas faire caca ou pipi dans ses culottes ou dans son lit. Ensuite, on tente par tous les moyens de l'empêcher de jouer avec son zizi. On lui impose une gêne de son corps en ne se promenant jamais nu devant lui. On lui fait apparaître les relations sexuelles comme un mystère en les ayant toujours en cachette. On essaie par tous les moyens de l'empêcher d'avoir des jeux sexuels avec ses frères ou soeurs, amies et amis, et surtout avec des enfants du même sexe que le sien. On refuse tout jeu sexuel avec lui, bien qu'il le demande spontanément. On lui apprend à devenir un garçon ou une fille, sous peine de devenir une "tapette" ou une lesbienne. On lui apprend à ne pas toucher les objets qui l'intéressent, à être gentil avec des gens qui l'écoeurent, à ne pas dire ceci ou cela devant un tel ou une telle. On lui apprend à commander les domestiques ou à respecter les gens biens...

Le but essentiel qui se cache derrière toute cette idylle, c'est de forcer l'enfant dès le plus jeune âge, à accepter toutes sortes d'idées et de comportements sans explication ni justification, hormis l'autorité et la force des parents. L'essentiel n'est pas que l'on utilise la persuasion ou la claque, ou un savant dosage des deux.

Le pivot du processus d'éducation dont nous parlons est l'endiguement, ou la répression pure et simple, de la vie sexuelle de l'enfant: toute l'énergie vitale qui se trouve ainsi bloquée se décharge finalement en activités plus ou moins auto-destructrices - comme la gêne, les phobies, l'apathie, etc. - ou agressives: maltraiter les animaux, taper les plus jeunes et les filles, etc... Dans une cour d'école, une bande d'enfants fait la ronde autour de deux d'entre eux qui se battent en scandant "on veut du sang on veut du sang"... Et on nous explique que les enfants sont naturellement mauvais, qu'il faut donc les dresser, que "qui aime bien châtie bien", ad nauseam.

Une éducation familiale plus libérale - propre à une minorité de la classe dirigeante ou de la classe moyenne - ne brime pas la sexualité infantile autant que la situation plus générale que nous venons de décrire. Mais cette sexualité, même une éducation libérale la canalise dans un sens précis - tabou de l'inceste, prohibition de l'auto-érotisme [59] et de l'homosexualité qui reproduit une sexualité atrophiée et les rôles sexuels masculin et féminin avec dominance du premier sur le

second. Ce type d'éducation vise à apprendre à l'enfant à être un chef, dans une version rénovée du "tu seras un homme, mon fils!", cher à Rudyard Kipling.

Dans la classe dominante, la prime éducation appauvrit la sexualité et l'affectivité de l'enfant, mais pas au point de créer des inhibitions durables qui seraient plus tard nuisibles à sa fonction de chef, à son aptitude à commander. En général, une éducation bourgeoise détourne une bonne part de l'intérêt sexuel de l'enfant, et parfois fort habilement, vers des préoccupations culturelles et ludiques qui apporteront graduellement au petit les connaissances et informations utiles pour exercer ultérieurement une fonction dominante.

Pour l'enfant d'un milieu ouvrier, il est clair que ce genre de détournement de la sexualité vers des préoccupations culturelles n'est pas facile, ni même possible dans la plupart des cas. Et il reste que, même dans la classe dirigeante, on doit se servir d'un minimum de répression pour faire intérioriser à l'enfant, et de la façon la plus indélébile possible, les valeurs de la classe dirigeante.

La famille immédiate n'est d'ailleurs pas la seule à exercer ce rôle d'inculcation autoritaire des valeurs et des règles de comportement. Les moyens de communication de masse, et en particulier la télévision, y jouent aussi un rôle considérable (et de plus en plus important aujourd'hui). Par exemple, les émissions pour enfants ignorent complètement la sexualité, ce qui renforce la répression déjà exercée en ce sens par les parents. De plus, la plupart de ces émissions véhiculent, dans leurs scénarios, des valeurs de soumission à l'autorité (le "bon" est celui qui a de l'autorité ou celui qui la respecte, etc.).

La publicité adressée aux enfants inculque très vite à ces derniers une tendance à la consommation d'objets inutiles, que l'on délaisse vite et que l'on renouvelle souvent. Les enfants ne s'amuse pas longtemps avec [60] les jouets annoncés à la télévision, quand ils ont pu parvenir à se les procurer, en talonnant des parents qui n'ont pas souvent les moyens de satisfaire à des demandes dont la fréquence sans cesse croissante est le résultat même de l'entreprise publicitaire. Très jeunes, les enfants sont ainsi poussés à consommer pour consommer, ce qui les prépare à renouveler, une fois adultes, leur voiture à tous les deux ans; et à acheter toutes sortes de gadgets inutiles même si ce doit être au prix de se jeter dans les mains des compagnies de finance.

Par ailleurs, on sait que les enfants plus âgés, parents ou amis, deviennent très vite les aides et complices des parents, et des moyens de communication de masse, dans le processus d'imposition des valeurs autoritaires aux plus jeunes. Peu à peu, la domination des aînés sur les cadets, et puis du Chef de gang sur ses troupes, remplace la domination directe des parents sur les enfants: la hiérarchie de la société adulte est intériorisée par la société infantine qui pourtant, selon les travaux de Jean Piaget (voir *Le jugement moral chez l'enfant*), a de fortes tendances égalitaires.

C'est ainsi que l'on fabrique, comme le disait W. Reich, des affamés qui ne volent pas et des travailleurs qui ne font pas la grève.

\*

Parvenu à ce point, on pourra nous dire qu'il n'est pas facile de comprendre que la première éducation ait des conséquences si profondes. Il nous faut d'ailleurs souligner tout de suite que le processus que nous avons décrit ne fonctionne pas mécaniquement, avec un succès égal pour tous les individus: il y a des ratés. Mais l'important n'est pas là, dans la minorité de névrosés, de psychosés ou d'arriérés mentaux que le système ne peut éviter de produire comme déchets de son fonctionnement.

Ce qui explique l'emprise si forte des procédés d'inculcation mentionnés plus haut, c'est le fait qu'ils ont lieu durant les premières années de la vie, période où l'enfant est sans défense devant des adultes dont il dépend pour ses besoins vitaux, période aussi où le [61] développement du cerveau est en plein essor. Les traces imprimées alors dans ce cerveau en maturation sont mémorisées de manière presque irréversible, même s'il n'est pas toujours facile, comme l'a montré Freud, de les faire revenir, en tant que souvenirs, à la conscience de l'adulte.

Derrière l'incapacité de l'adulte à résister à l'insécurité et à l'autorité, derrière sa naïveté face à la propagande des politiciens, des curés et des technocrates, il y a la peur et la naïveté de l'enfant face à des parents autoritaires.

Indépendamment de cela, il est important de comprendre le rôle exact que remplit la sexualité, et sa répression chez l'enfant, dans le processus d'inculcation.

Ce rôle s'explique en effet assez bien si l'on tient compte du fait que, dans la société actuelle, la majeure partie du temps de l'adulte, mis à part le repos indispensable, doit encore se passer au sein de rapports qui ne sont pas seulement hiérarchiques, mais qui sont aussi des rapports de travail.

Or on sait que la dépense d'une certaine quantité d'énergie physique, au travail ou par l'exercice, diminue considérablement les pulsions sexuelles. Et que, à l'inverse, l'énergie sexuelle réprimée peut être détournée vers le travail.

En réprimant la sexualité de l'enfant, on le prépare ainsi à ne réserver aux activités sexuelles qu'une part de temps n'empiétant pas sur celle qui doit être réservée au travail que notre société impose à la majorité de la population.

En plus de préparer l'enfant à son insertion dans des rapports sociaux hiérarchiques et inégalitaires, la famille le prépare donc à dépenser le moins d'énergie possible dans des activités sexuelles et le plus possible dans le travail (dont les premières formes sont le travail domestique, le jeu\* et le travail scolaire). Comme on l'a déjà vu, elle le prépare en plus à jouer un rôle d'homme ou de femme, elle lui apprend que, même dans les [62] rapports sexuels, il ne doit pas y avoir d'égalité, que l'homme doit dominer la femme.

La famille est ainsi une structure où l'enfant apprend, et se voit imposer, une double appropriation: en plus de se voir sexuellement réprimé, il voit que la femme est la propriété de l'homme, et que les enfants sont la propriété des parents. Il est alors bien préparé à accepter plus tard l'appropriation de la majorité des ressources matérielles et intellectuelles par une minorité de privilégiés. Le but du processus d'inculcation familiale est alors atteint.

Par la suite, l'école primaire viendra parfaire ce résultat global de la prime éducation. La maîtresse d'école va remplacer les parents auprès de l'enfant qui commencera des lors à s'insérer dans un cadre social plus vaste que la famille.

Tout l'enseignement de la grammaire, de l'histoire, des mathématiques, des sciences naturelles, etc., se fera à l'intérieur du schème autoritaire instauré par la famille.

Le contenu des matières enseignées est évidemment très fortement biaisé dans le sens de l'idéologie dominante (apprendre à compter avec des anges, etc.); mais, de plus, on ne demande jamais à l'enfant de comprendre. La mémorisation est solidaire de l'autoritarisme: c'est comme ça parce que c'est comme ça, parce que la maîtresse ou le petit Jésus l'a dit.

Pour des matières qui ne demandent pas une très grande part de raisonnement, comme le petit catéchisme ou la grammaire, l'enfant peut, à la rigueur, s'en tirer sans trop de mal. Mais, pour les mathématiques, par exemple, et aussi dans le cas des sciences naturelles, le cadre autoritaire de l'enseignement s'oppose à l'apprentissage.

En mathématiques, il faut comprendre, et non pas mémoriser ce qu'on ne comprend pas. Le fait de pousser les enfants à mémoriser les tables d'addition et de multiplication avant qu'ils ne soient aptes à comprendre [63] ces opérations réussit à dégoûter des mathématiques, et plus tard des sciences qui y ont recours, la majorité des personnes.

Évidemment, ce résultat fait que, même pour ceux qui s'intéressent plus tard aux tâches techniques nécessitant une part de calcul, la compréhension des mathématiques n'est pas assurée. Les "bosses" des maths sont en général des gens qui ont une bonne mémoire et appliquent sans intelligence des règles de calcul auxquelles ils n'entendent rien. Ce genre d'individus est tout disposé à exécuter des ordres sans demander la moindre justification.

D'un point de vue psycho-pédagogique, ce désastre dans l'enseignement des mathématiques et des sciences repose sur une ignorance presque totale du processus de développement de l'intelligence chez l'enfant. Pourtant, depuis un certain temps déjà, les travaux de Piaget et de ses collaborateurs ont montré que l'enfant ne peut pas comprendre les opérations mathématiques élémentaires avant un certain âge, et que cet âge est en général plus tardif que celui où à l'école, on l'oblige à faire de l'arithmétique. On doit alors recourir à la mémorisation parce que l'enfant ne peut pas encore comprendre. Mais, en le forçant à mémoriser des choses qui ne l'intéressent pas, on perturbe ainsi le processus d'apprentissage de manière le plus souvent irréversible.

Ce résultat est d'ailleurs tout rêvé pour le système actuel où seule une minorité doit avoir la capacité intellectuelle de synthèse et de coordination générale qui assure la domination dans les rapports hiérarchiques. Sans cela, le fondement même de l'ordre actuel s'effondrerait. Pour que notre société se reproduise et fonctionne, elle doit fabriquer une majorité de crétins et une minorité de privilégiés qui utilisent le savoir et l'intelligence, dont on a atrophié le développement chez les autres, à des fins de domination sociale.

D'autre part, une autre fonction de l'école primaire est d'effectuer la plus importante part de la sélection, processus qui assure qu'en général un enfant de famille bourgeoise suive une filière qui l'amènera à pouvoir exercer une fonction de direction, tandis qu'un enfant de [64] milieu modeste suit une filière qui le conduit très vite sur le marché du travail, c'est-à-dire à une tâche d'exécution.

Pour arriver à une pareille sélection, l'école primaire se fonde sur certains processus ayant déjà eu lieu dans la famille: l'enfant d'une famille bourgeoise a déjà été orienté vers une sublimation de la sexualité par l'art, le jeu, etc. ; tandis que l'enfant d'une famille ouvrière n'a pas eu ce recours et est en général plus agressif ("indiscipliné"), et aussi moins à l'aise dans le maniement de la fonction symbolique (écriture, langage, etc.).

En se fondant sur ces deux critères, résultats scolaires et discipline, on oriente les enfants de la classe dominée vers le secondaire technique menant à des tâches d'exécution plus ou moins qualifiées et spécialisées, tandis que les enfants de milieux bourgeois et petit-bourgeois peuvent avoir accès plus facilement au collégial et à l'université, et ainsi se préparer aux tâches de direction.

\*

Nous allons bientôt revenir sur le rôle de l'école et sur son lien avec la structure économique. Pour l'instant, nous avons seulement voulu montrer que l'école ne pouvait pas jouer un rôle sans que la famille lui ait préalablement tracé la voie, en inculquant aux tout jeunes enfants des normes de comportement régies par l'endiguement de la sexualité et le respect de l'autorité. C'est à cause de cela que la famille est sans doute le principal outil dont dispose notre société pour pro-

duire des personnes aptes à y fonctionner, c'est-à-dire à accepter des ordres sans les comprendre ni les discuter.

Avant d'examiner l'ensemble des mécanismes dont dispose notre société pour se perpétuer, il nous faut encore préciser une chose: aujourd'hui, il est certain que la famille ne réussit plus très bien à remplir son rôle, et que les ratés sont de plus en plus fréquents. L'augmentation incroyable des maladies mentales, de la criminalité, de la délinquance, des suicides, etc., suffit à illustrer ce fait. Parallèlement à ce phénomène, une part de plus en plus grande des tâches d'inculcation [65] autoritaire passe à d'autres institutions: garderies, télévision, groupes de camarades. À la limite, on pourrait concevoir que l'inculcation autoritaire de la prime enfance passe presque complètement aux mains d'une autre institution que la famille, comme cela semble être le cas dans certains kibboutzim d'Israël. Il ne faut donc pas croire qu'à elle seule la suppression de la famille puisse saper l'ordre autoritaire de notre société.

Enfin - et nous voulons être explicites là-dessus - notre critique du rôle de la famille et de l'école ne fait pas de nous de farouches partisans des écoles nouvelles et de l'éducation libérale ayant pour principe de laisser faire n'importe quoi à n'importe qui. Nous nous expliquons plus en détail là-dessus par la suite.

[66]

[67]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Deuxième partie.**  
**La reproduction du système actuel**

## **Chapitre IV**

---

### **Idéologie et reproduction**

[Retour à la table des matières](#)

[68]



[69]

### *Les mécanismes reproducteurs.*

Les rapports de production existants empêchent que le développement des forces productives se fasse en fonction des besoins sociaux. Ils sont un frein à l'émergence et à l'expansion d'une société où seraient graduellement abolis la division spécialisée du travail, le salariat, la propriété privée, la famille et l'État.

Une part croissante du travail social est consacrée à des activités de reproduction des rapports de production: "éducation", mass-media, publicité, militarisme. Dans le secteur productif lui-même, l'essor de la science et de l'automation est soumis au critère du profit maximum en longue période: d'où le gel des brevets, l'obsolescence planifiée, la sous-utilisation des capacités productrices.

Le politique et l'idéologique, comme pratiques organisées de la reproduction des rapports de production, constituent aujourd'hui un frein majeur au développement de nouveaux rapports sociaux, rapports fondés sur le remplacement graduel du travail répétitif par le travail créateur, supposant une éducation plurivalente, encourageant le développement maximum des diverses capacités humaines, supposant aussi une distribution égalitaire des moyens de production matériels comme du savoir scientifique, technique et artistique.

Dans ce contexte, l'élaboration d'une stratégie adéquate implique la nécessité de bien déterminer, au sein des activités de reproduction, celles qui constituent la clef de voûte du système, celles sans le bon fonctionnement desquelles il serait impossible à ce système de se maintenir.

Dans les sociétés capitalistes les plus avancées, la masse de la plus-value peut atteindre jusqu'à soixante pour cent du produit national brut. Près des deux tiers de cette masse sont utilisés à des activités de reproduction, principalement par l'intermédiaire de l'État. Une automation quasi-complète des activités de production et de circulation serait rapidement réalisable si une part si [70] considérable du travail social était consacrée non pas à des fins de reproduction du système capitaliste, mais à l'abolition du travail répétitif (par l'automation).

En plus, le freinage du mouvement d'automation au profit de la reproduction des rapports de production capitalistes est accompagnée de phénomènes extrêmement dangereux pour la survie des sociétés humaines : pollution par le bruit, l'air et l'alimentation, risquant de produire des mutations létales \* dans l'organisme humain et un épuisement irréversible du milieu naturel; risque de famine généralisée prochaine dans la "zone des tempêtes" (Inde, Afrique, Amérique latine); risques croissants de guerres chimiques et bactériologiques; génocides en nombre croissant (Vietnam, Biafra, Pakistan); augmentation ininterrompue de la criminalité, de la délinquance, des psychoses et des névroses.

**Un système dont la reproduction est à ce prix est évidemment condamné à plus ou moins brève échéance. Le fait est pourtant qu'il se maintient, jusqu'à nouvel ordre. Puisque ce maintien est une menace de plus en plus considérable pour l'ensemble des sociétés humaines existant actuellement sur la terre, il est extrêmement important d'en comprendre les mécanismes.**

Pour arriver à cette compréhension, il faut tout d'abord extirper certaines chimères sur lesquelles reposent depuis trop longtemps déjà les espoirs des mouvements révolutionnaires. Marx n'avait pas prévu que le système capitaliste pourrait se maintenir au prix d'un développement fantastique des forces productives utilisées à des fins destructrices. **Il n'y a pas de passage nécessaire du capitalisme au "communisme"**.

Le système capitaliste semble capable de développer, sans limite théorique assignable, les forces productives; la seule manière dont il peut y arriver, toutefois, c'est de façon telle que ce développement prenne une orientation de plus en plus dangereuse ou destructrice.

[71]

Le fait que le capitalisme actuel réussisse encore à développer les forces productives ne veut pas dire, cependant, qu'il soit le meilleur moyen de le faire. Au contraire, il est le moyen le plus dangereux et le

---

\* mortelles.

plus lent. Il est clair qu'un système fondé sur la libération du travail répétitif, par automatisation massive et généralisée, supposant pour tous la possibilité d'une éducation plurivalente, visant au développement maximum des capacités créatrices de l'homme, serait possible dès maintenant, techniquement parlant. Il est aussi clair qu'un tel système produirait des êtres humains en comparaison desquels ceux d'aujourd'hui seraient des sous-hommes.

**Si le capitalisme réussit jusqu'à aujourd'hui à empêcher l'émergence et l'expansion d'un tel système, ce n'est pas parce que l'état des forces productives ne le permet pas. C'est à cause des mécanismes de reproduction dont nous avons parlé.**

Ces mécanismes de reproduction peuvent être de nature strictement économique: écoulement des produits, permettant de réaliser a plus-value, supposant le marketing, la publicité, l'obsolescence planifiée, le crédit à la consommation, la hausse continue du revenu des travailleurs, le drainage de la plus-value vers les grandes compagnies par le biais des prix de monopoles, etc.

D'autres mécanismes jouent au niveau de la reproduction des producteurs eux-mêmes, avec la famille et l'école, pour l'inculcation de l'idéologie dominante; les mass-media et la culture de masse (sports, cinés, etc.) pour son renforcement constant.

Enfin, un immense système de police, tribunaux, prisons, etc., assure le bon fonctionnement interne des mécanismes de reproduction; tandis qu'un gigantesque appareil militaire en assure le fonctionnement sur les territoires extérieurs de l'empire.

L'ensemble de ces mécanismes est coordonné par l'État, de façon plus ou moins directe. **l'État ne maintient pas le système, et la domination de la classe [72] capitaliste, uniquement par la répression et l'idéologie: violence symbolique et physique sont les moyens les plus visibles dont l'État se sert pour réguler tous les mécanismes de reproduction essentiels de la société.**

Dans certains cas, l'État assure directement la reproduction: l'exemple du système scolaire public, nettement dominant par rapport au système privé, est le plus probant. Dans d'autres, il se contente de contrôler: subventions et achats à l'industrie de guerre, contrôle sur la monnaie, etc. Toute violence physique ou symbolique, par ailleurs, ne

provient pas nécessairement de l'État: les parents ont le droit de battre leurs enfants (jusqu'à un certain point, fixé d'ailleurs par l'État en son instance juridique, ce qui prouve le rôle coordonnateur de ce dernier); la publicité contraint les consommateurs par des moyens symboliques, etc.

**Lorsqu'on ne peut pas détruire physiquement et massivement un système biologique ou social, la meilleure façon de le supprimer est d'empêcher sa reproduction par destruction sélective des mécanismes les plus importants de cette dernière.**

À sa phase actuelle, le système capitaliste a comme mécanisme central de reproduction l'éducation, où la famille et l'école produisent le travailleur lui-même selon des règles ayant pour but de l'insérer, idéologiquement et techniquement dans la division du travail hyper-spécialisée correspondant aux rapports de production capitalistes (exploitation, séparation du producteur du produit de son travail).

Du début du système capitaliste jusqu'au premier quart de ce siècle, la reproduction essentielle concernait les moyens de travail. L'élément principal du procès de travail n'était pas le producteur et ses connaissances, mais les machines. Dans le système industriel du machinisme et de la grande industrie, les producteurs ne sont, techniquement parlant, que des appendices au service des moyens de production. Le travail était répétitif, abrutissant, atrophiant, et c'est sur cette réalité que s'est fondée, au niveau des rapports sociaux, la subordination des travailleurs aux capitalistes propriétaires des moyens de production et d'échange.

[73]

**Mais, en rendant tout travail répétitif et interchangeable, en détruisant l'artisanat, et l'ancienne qualification du travailleur qui lui correspondait, le capitalisme a rendu possible l'automation massive. Car tout travail répétitif, sans créativité, peut être effectué par une machine fondée sur les principes du calcul électronique.**

En plus, l'organisation d'un complexe industriel automatisé rend nécessaire la gestion cybernétique, plus efficace à ce degré de complexité que l'organisation bureaucratique hiérarchisée et autoritaire

correspondant au fonctionnement de la grande industrie fondée sur le travail répétitif à la chaîne.

**Dans un contexte comme celui-là, le producteur devient le contrôleur d'un complexe automatisé, un programmeur des machines cybernétiques et un créateur de nouvelles machines. Les sciences, par l'intermédiaire de la cybernétique et de la théorie de l'information, pénètrent directement dans la production dont elles deviennent l'élément moteur. Le développement des forces productives dépend alors plus du développement des sciences que de tout autre facteur. Les techniciens et chercheurs scientifiques occupent de plus en plus une position-clé parmi l'ensemble des salariés.**

Parallèlement, le travail salarié, c'est-à-dire l'un des deux pôles du rapport de production capitaliste perd à la fois sa base et sa nécessité: le travail répétitif, morcelé et hyper-spécialisé. En effet, le travail des techniciens, programmeurs, contrôleurs et chercheurs scientifiques n'est pas un travail répétitif, il suppose une créativité et de l'invention. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne peut pas être accompli par les machines elles-mêmes.

Avec celle des enseignants, la couche des techniciens et chercheurs est celle qui, de nos jours, se développe au rythme le plus grand parmi les salariés. **Ainsi, un secteur de plus en plus important, quantitativement et qualitativement, échappe au travail répétitif. Dans ce secteur, la base de l'exploitation capitaliste a disparu, bien que les rapports de production capitalistes s'y [74] maintiennent. Dans ce secteur, c'est le producteur qui est redevenu l'élément primordial du procès de production : une machine cybernétique n'est rien sans ceux qui la construisent et la conçoivent, la contrôlent et la programment.**

**C'est ce déplacement de l'élément central du procès de travail, ce rôle passant des moyens de production au producteur, qui est le fondement de l'importance prise par la famille et l'école comme moyens de reproduction des producteurs.**

Du point de vue du développement des forces productives l'automation signifie, en fonction de ce que nous avons dit précédemment, que les connaissances dont le producteur dispose, comme résultat de l'éducation et de l'apprentissage, constituent le moyen de production le

plus important. L'élaboration, la programmation et le contrôle de l'appareil de production automatisé sont pratiquement indissociables du producteur, une fois acquises les connaissances, contrairement à ce qui se passe avec les autres moyens de production anciennement prédominants.

D'où la nécessité, pour le système capitaliste, de contrôler le processus d'apprentissage des connaissances. **Si le moyen de production tendanciellement le plus important devient accessible à tous, les fondements des rapports d'exploitation s'écroulent.** Le système tente donc de réserver à une minorité l'accès aux connaissances les plus importantes (celles qui sont les structures génératrices des connaissances actuelles et futures); de plus, il spécialise au maximum les divers techniciens et hommes de science, selon le vieux principe de "diviser pour régner" il limite aussi le plus possible, même dans une branche donnée de la division technique du travail, les connaissances auxquelles il est possible d'accéder; il assure que la transmission des connaissances se fasse sur le mode autoritaire, ce qui pousse à la mémorisation plutôt qu'à la compréhension.

Le résultat de ce contrôle de la production et de la diffusion du savoir a comme résultat un freinage dans le [75] développement des sciences et de leurs applications pratiques. Ce qui caractérise le développement des sciences et des techniques, c'est l'innovation continue et l'intégration des anciennes connaissances aux nouvelles, à des échelons de plus en plus élevés.

Or l'hyper-spécialisation nuit considérablement à l'intégration des connaissances. De plus, en limitant les connaissances auxquelles les techniciens et scientifiques ont accès, elle diminue le rythme des innovations: on sait que plus un individu ou un groupe ont accès à une grande quantité de connaissances, plus ils ont déjà assimilé ci informations, plus ils sont à même d'en acquérir et d'en produire de nouvelles (selon les principes de base du processus d'apprentissage).

**En limitant le nombre de personnes qui ont accès aux structures génératrices du savoir scientifique et technique, le système diminue aussi le rythme des innovations et intégrations nouvelles: si le nombre des personnes disposant des connaissances requises pour produire de nouvelles connaissances augmente, cela démultiplie le rythme des innovations.**

Enfin, l'inculcation autoritaire du savoir, en favorisant plutôt la mémorisation que la compréhension, freine doublement le développement des connaissances: les centres nerveux du cerveau liés à la mémorisation (au stockage d'informations) sont inaptes à d'autres activités (coordinations et production des informations nouvelles à partir des anciennes); deuxièmement, l'inculcation autoritaire produit un retrait affectif des activités créatives.

**Ce dispositif de limitation dans la diffusion et la production du savoir est mis en action dans la famille et dans l'école.** En reproduisant presque automatiquement chez les enfants les conflits affectifs des parents, la famille est déjà un frein de taille à leur développement intellectuel. D'autre part, comme cadre où la sexualité de l'enfant est endiguée par une série d'interdits inculqués sur le mode autoritaire, la famille prépare l'inculcation scolaire d'un savoir fondé sur la mémorisation. Finalement, la soumission autoritaire aux parents, et sa justification morale, prépare l'enfant à [76] la soumission aux rapports d'exploitation et à sa justification idéologique, en créant chez lui des schèmes de comportement réglés en fonction de ces rapports.

Une si bonne base ayant été jetée pour l'atrophie affective et intellectuelle de l'enfant, l'école prend la relève. L'essentiel est ici, en plus de poursuivre l'inculcation des règles idéologiques de soumission (religion, grammaire, histoire, etc.), de n'apprendre à l'enfant que le minimum de connaissances physico-mathématiques et sociales. Il serait théoriquement possible, et pratiquement réalisable pour quelques enfants isolés, de faire maîtriser à un enfant de treize ans les fondements de la théorie des groupes et de la théorie de l'information. Aucune école ne l'a fait jusqu'ici, et pour cause... Une des fonctions de l'école est précisément de retarder le plus possible l'apprentissage du savoir par les enfants et les adolescents. Et quand quelques bribes de savoir sont effectivement transmises, c'est toujours dans une enveloppe idéologique ayant pour effet de masquer le potentiel subversif de ce savoir. N'oublions pas que le savoir est dispensé à l'« élève » à attendre ce savoir d'un autre au lieu de le chercher lui-même, engendrant par là-même une attitude de dépendance face aux institutions tout à fait propre à maintenir la domination de la classe dominante.

**Le produit d'une telle éducation familiale et primaire est un individu intellectuellement et affectivement atrophié.** Les traces sont indélébiles pour deux raisons: l'éducation secondaire, le travail et les "loisirs" vont venir renforcer tout ce système d'interdits et de mémorisation: ce système d'interdits, concernant la sexualité et visant la soumission à l'autorité parentale, système qui devient une vraie boucherie lorsque (comme c'est courant) la violence physique est utilisée comme moyen d'inculcation, ce système est mis en place au moment où le système nerveux central et le cerveau sont en pleine maturation (et donc très sensibles et vulnérables).

**Seuls des individus formés ainsi peuvent tolérer de vivre dans un système socio-économique aussi [77] dangereux et inefficace que celui qui nous est imposé.** C'est en ce sens qu'on doit comprendre notre thèse voulant que l'idéologie soit la clé de voûte des pratiques de reproduction visant à maintenir en place les rapports de production propres au système capitaliste actuel. Pour nous, l'idéologie est donc faite de systèmes symboliques exprimant les articulations entre les règles qui dirigent les principaux schèmes de comportement auxquels, par l'éducation, le système soumet ses membres. La soumission à l'autorité, c'est-à-dire l'acceptation et l'exécution d'ordres de façon unilatérale, est l'essentiel de l'inculcation idéologique du système capitaliste. L'inculcation effective d'une telle règle chez l'individu entraîne un affaiblissement et un endiguement de la vie affective, ainsi qu'une grande difficulté de créativité intellectuelle. Exactement le genre d'individus dont le système d'exploitation capitaliste a besoin pour se maintenir sans devoir recourir perpétuellement à la force.

\*

La répression n'est en aucune façon, sous la forme de violence étatique légitimée, le moyen essentiel de maintien du système. Pour que l'armée et la police acceptent de réprimer, il faut que les policiers et les soldats se soient faits inculquer les règles de la morale autoritaire. D'autre part, même en supposant théoriquement une armée et une police super-efficaces, elles ne pourraient pas réussir à venir à bout d'une grève générale des techniciens et des chercheurs dont l'effet serait d'arrêter très vite tout le fonctionnement de l'État et des grandes entreprises. On ne remplace pas à pied levé des travailleurs hautement qua-



lifies indispensables au fonctionnement du système. Et ce n'est pas pour rien que ces derniers sont les enfants chéris de l'idéologie dominante et de sa propagande. Pour être efficace, la force même la plus modernement équipée doit être justifiée auprès des victimes et des agents de la violence. De plus, la plus grande partie de l'efficacité des forces de répression vient davantage de la menace qu'elles constituent que de leur exercice effectif; la victime potentielle est portée à voir un tigre dangereux là où il n'y a surtout que du papier: c'est là un effet idéologique certain lié à la peur de l'autorité et à la menace de castration que celle-ci représente. Enfin, toute violence physique, militaire ou policière, doit reposer sur les [78] rapports réels dans la production. Or le contrôle des systèmes de production automatisés les plus modernes échappent lentement mais sûrement à la classe capitaliste et à ses technocrates.

Pour des raisons analogues à celles que nous venons de mentionner concernant l'usage efficace de la violence physique, toute la violence symbolique propre à l'école secondaire et à l'université, ainsi qu'à la culture de masse, ne peut fonctionner sans l'inculcation de la morale autoritaire par la famille et l'école primaire. Pour quelqu'un qui n'a pas été battu dans son enfance, la violence n'a aucun sens.

### *Les contradictions dans les mécanismes reproducteurs*

Maintenant que nous avons localisé le mécanisme essentiel de la reproduction des rapports de production capitalistes actuels (la famille et l'école primaire par l'inculcation d'une morale autoritaire), il nous faut en examiner les faiblesses. Mais pour comprendre ces faiblesses il est important d'indiquer le développement des contradictions dans l'ensemble de la société actuelle, notamment au niveau économique.

On a déjà noté la contradiction existant entre l'utilisation croissante de la science dans le système productif et le fait que cette tendance soit soumise aux impératifs du profit maximum à long terme, impératifs ayant pour effet un blocage dans le développement qualitatif des forces productives. Alors que la première tendance a pour effet la diminution du temps de travail socialement nécessaire (du temps que la

société doit globalement consacrer au travail pour subvenir à ses besoins), la seconde tendance a pour effet de la maintenir.

[79]

Par ailleurs, on observe une reproduction économique où la composition organique du capital tend à s'accroître (les nouveaux investissements s'opérant dans les secteurs où la part du capital constant augmente et celle du capital variable diminue) \*. Proportionnellement, les installations productives toujours plus complexes ont une importance accrue par rapport au coût global de la main-d'oeuvre. Il est donc probable que le chômage augmentera, avec de légères et très courtes retombées, puisque le capitalisme est incapable de diminuer le temps de travail en gardant constante la valeur du capital variable. Aucun capitaliste n'acceptera d'emblée de payer pour trente heures de travail ce qu'il payait auparavant pour quarante.

**La résultante de tout ce processus, c'est que le temps de travail a effectivement tendance à baisser, mais avec le résultat que certains ne travaillent plus du tout alors que d'autres travaillent autant, sinon plus qu'avant.**

Toutes les entraves que le capitalisme peut mettre au développement de l'humanité n'empêchent pas de voir en son sein même la tendance historique objective à la diminution du travail social. Une stratégie politique révolutionnaire axée sur une civilisation du travail apparaît déjà périmée, voire réactionnaire. De plus en plus, la question fondamentale qui se pose, ce n'est plus de faire travailler tout le monde en même temps, c'est de donner à chacun la possibilité de se développer au maximum.

Si on essaie de résoudre le problème à l'intérieur du système (car le système lui-même doit faire face à ce problème qui est là, insistant), cela mène évidemment à des politiques sociales genre Castonguay ayant pour effet la consolidation d'un sous-prolétariat sans cesse croissant et, par conséquent, de plus en plus dépendant. Et une politique socialiste économiste à la petite semaine [80] se bornant à réclamer

---

\* Bien entendu, il s'agit ici de la tendance d'ensemble du système. On a déjà montré, dans la Partie 1, que la tendance inverse s'observe dans un secteur de pointe comme l'électronique.

des jobs n'aide aucunement à voir la nature du problème et à le résoudre.

\*

Une telle situation, où sont intimement liés la nécessité de la formation en quantité suffisante d'une main-d'oeuvre hautement qualifiée, le chômage endémique, la dépendance croissante face à l'État et à ses services, voit apparaître de nouvelles contradictions affectant les processus de reproduction, dont la famille et l'école.

Commençons par la famille. Vu, précisément, l'importance de la reproduction des rapports d'exploitation, le système doit prôner l'attachement des parents aux enfants et l'amour qui s'y rattache, pour établir le cadre où s'établira la relation de soumission autoritaire. La formation du complexe d'Oedipe, liée à la répression de la sexualité, suppose précisément des pulsions chez l'enfant, pulsions ayant es parents pour objets. Toutefois, en abrutissant la femme par le travail ménager ou en la forçant à travailler à l'extérieur, le système donne très peu de temps aux parents pour remplir leurs tâches. L'exaspération et la fatigue dues soit au travail, soit à une situation déprimante de chômage et de dépendance font que les parents sont presque forcés de se comporter d'une façon qui est tout sauf amoureuse par rapport à leurs enfants. Le résultat est le renforcement des attitudes autoritaires, ce qui était bien le but, visé, mais en conflit ouvert avec la justification idéologique initiale (l'amour des parents) \* ; les enfants développent des conflits affectifs se traduisant par de la révolte et de mauvais rendements scolaires, ils ne sont pas heureux. L'accentuation du conflit des générations devient plus manifeste, et les enfants percevant plus ou moins confusément la contradiction liée à la famille, finissent par s'en détacher. La machine ne fonctionne donc pas parfaitement et des grincements commencent à se faire sentir. Les couples eux-mêmes deviennent de plus en plus conscients de la névrose que charrie leur rapport. Et cette crise de la famille devient d'autant plus manifeste [81] que des pratiques nouvelles explorent d'autres possibilités, avec un succès relatif certes, mais avec la détermination non moins marquée de dépasser l'ancien état de choses.

---

\* La conception sado-masochiste du "qui aime bien châtie bien" d'après laquelle on pourrait conclure que Hitler aimait passionnément les Juifs.

L'école elle aussi commence à montrer des signes de fatigue et des lignes de fracture, désillusionnant ceux-là mêmes qui avaient pu mettre en elle leurs plus grandes espérances. Voyons d'abord le cas de l'école primaire. Certes, le manque de temps incite les parents à souhaiter envoyer leurs enfants à l'école; mais, d'autre part, l'idéologie dominante insiste énormément sur l'éducation comme facteur de mobilité sociale ascendante. Le résultat de l'école est au contraire de limiter le développement des enfants (au primaire, on s'assure de cela en y mettant la partie la plus incompétente du corps professoral). Et les parents et les éducateurs du primaire, malgré l'incompétence des uns et des autres en éducation, sont conscients, sans pouvoir l'expliquer, de cette réalité contradictoire. **Un système qui prône l'amour des enfants et la valeur de l'éducation produit des enfants malheureux et atrophiés intellectuellement.** Cette contradiction indique une faille dans le système en son point stratégiquement le plus important. L'école déçoit d'autant plus qu'elle promet beaucoup et qu'elle a d'abord produit une dépendance fondamentale dont il reste malgré tout difficile de se déprendre. Tout autant que la force de travail spécialisée ayant une cote sur le marché, l'école produit une demande de biens-marchandises sortant de l'appareil de production, ainsi que l'idéologie selon laquelle les valeurs s'identifient nécessairement aux services dispensés institutionnellement dans des appareils liés à l'État. Si on applique ceci à une situation de chômage endémique où se développe quantitativement un sous-prolétariat (peu importe que celui-ci soit craché par le primaire, le secondaire, le collégial ou l'université), on voit à quel point l'école est essentielle. On voit aussi à quel point est inadéquate et bornée une stratégie comme celle des trois syndicats d'enseignants de la région de Montréal \*, telle qu'on la voit proclamée dans leur publicité, où on lit qu'il faut que l'école serve à quelque chose! L'école apprend [82] aux pauvres et aux chômeurs que le salut ne peut leur venir que d'une solution institutionnalisée dispensée par l'État. Cible, avec l'État lui-même, de leur contestation, elle tend à transformer celle-ci en revendication de meilleurs services par l'appareil d'État, et à transformer leur idéal politique potentiellement révolutionnaire en celui d'un Welfare State, d'une providence ominiprésente.

---

\* Au moment du Front commun syndical.

Elle apprend aux "élèves" qu'il fait bon et doux vivre à l'ombre d'un maître de sagesse et de vérité et ceci quel que soit le type d'école, que celle-ci soit traditionnelle ou qu'elle soit "libre" et "nouvelle". Cet exemple montre comment les revendications économistes et bornées des professeurs peuvent être ambiguës, **comment on peut utiliser un langage apparemment progressiste pour défendre la perpétuation d'une situation de privilège monopolistique, de dépendance et d'exploitation.**

Mais la qualification de la force de travail dispensée par l'école, condition institutionnelle du maintien de l'inégalité des revenus, cette qualification devient périmée, l'inflation des titres-diplômes les rend inopérants. Le chômage qualifié produit des frustrations à la mesure même des espérances qui avaient été placées dans le système. Les étudiants eux-mêmes se perçoivent de plus en plus nombreux comme de futurs chômeurs. La classe dominante a besoin de travailleurs qualifiés et de cadres, mais elle en produit plus que pour ses besoins. Cette situation explosive produit une nouvelle conscience révolutionnaire, si bien que, dans les cinq dernières années, les universités ont été des foyers de crise dans le monde entier, mais d'une façon plus marquée dans le bloc atlantique des pays capitalistes avancés.

En Europe, ce mouvement a pris une allure politique plus marquée, et se retrouve comme condensé dans les événements de Mai 1968 en France. Ceux-ci ont révélé l'importance révolutionnaire des contradictions de l'appareil scolaire. La redécouverte de la problématique de la reproduction dans le marxisme prend son point de départ pratique dans les bouleversements qui ont alors secoué la société française. La relecture actuelle de Reich et de Gramsci doit beaucoup à ces événements. Mais l'Europe (y compris l'Italie) semble ici marquer le pas sur l'Amérique et ne pas prendre la mesure de l'ampleur des transformations qui s'imposent dans les [83] conceptions politiques classiques. Aux États-Unis, bien que la dimension politique ait été présente dès les premiers soubresauts à l'Université de Berkeley, la conscience de la nécessité d'une révolution culturelle comme condition d'une transformation sociale s'est fait davantage sentir. Les étudiants les plus avancés ont mis en cause non seulement l'Université, mais les processus culturels fondamentaux; et ils l'ont fait, non d'une façon abstraite, mais en inventant des pratiques nouvelles.

À la servilité de plus en plus marquée exigée par la structure, à une situation où les forces de répression interviennent de plus en plus pour maîtriser les tensions engendrées par le chômage, la surexploitation des minorités et la guerre, la nouvelle culture répond par un anti-autoritarisme radical affirmé comme nécessaire pour dépasser l'accroissement des rapports actuels de subordination et de dépendances au sein des hiérarchies. A l'idéologie de la propriété privée et de la poursuite du succès individuel, ils opposent l'égalitarisme, le partage et la fraternité, et la désappropriation dans les rapports personnels. Cette dernière condition brise les barrières que la société impose au plaisir, et, du coup, c'est la carapace caractérielle interne qui saute, ces barrières imposées au plaisir à l'intérieur même d'un organisme produit en fonction du seul travail répétitif et de la reproduction du capital.

Malgré tous ses avortons et la récupération marchande dont elle est l'objet, la nouvelle culture, en tant que mouvement spontané de la jeunesse correspond à un développement économique objectif qu'il serait réactionnaire de vouloir ignorer (par exemple, en établissant une équation entre Vie et travail). Dans ses aspects positifs et révolutionnaires, cette nouvelle culture montre que **la société nouvelle ne peut se développer qu'en permettant des liens affectifs puissants entre les personnes, qu'en abolissant résolument la propriété privée, en commençant par celle qui est impliquée par la famille.** Dans la mesure où cette pratique débouchera (et le problème est de chercher scientifiquement comment elle pourrait déboucher), elle produira une génération nouvelle qui, n'ayant pas subi la répression sexuelle et la soumission à l'autorité qu'elle [84] implique, sera littéralement incapable de subir la société capitaliste. **Et non seulement une génération nouvelle formée hors des structures familiales aura-t-elle la force de se révolter, mais, libérée de l'école, elle n'attendra de solutions que d'elle-même.**

Or, ces nouvelles valeurs véhiculées d'une façon particulièrement cohérente par la nouvelle culture, l'aspiration à ce nouveau type de développement économique, sont diffuses dans l'actuelle société pourrissante, même si elles y entrent en contradiction, chez les mêmes individus, avec d'autres aspirations contenues dans les limites du développement actuel. **Personne ne reste insensible à la perspective de se développer au maximum, de travailler moins et de jouir plus de la vie, etc.** Et nous ne croyons pas que les chômeurs eux-mêmes lient

inévitablement leur salut a un travail. Ce qui les intéresse, ce n'est pas tellement de travailler que d'avoir par là accès à un minimum de vie décente sans dépendance. La lutte contre une exploitation abstraite et pour des réformes quantitatives dans le système actuel mobilise assez peu. Mais la recherche concrète d'un changement de la vie, la démonstration par les faits et la perception d'une réalité sociale différente permettant de réaliser l'aspiration au bonheur, cela, oui, pourrait changer la perspective et les chances d'une action possible.

[85]

**POUR CHANGER LA VIE**

# **TROISIÈME PARTIE**

## **Stratégie et organisation pour la transition du capitalisme à la société nouvelle**

[Retour à la table des matières](#)

[86]



[87]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Troisième partie.**  
**Stratégie et organisation pour la transition**  
**du capitalisme à la société nouvelle**

**Chapitre V**

---

**Les conditions de la transition**

[Retour à la table des matières](#)

[88]

[89]

Les événements de Mai 1968 en France, et l'expansion de la Nouvelle Culture aux États-Unis, constituent des indices de la position dominante de l'idéologie dans les sociétés capitalistes avancées. Et aussi du caractère révolutionnaire des pratiques axées sur la lutte idéologique et culturelle.

Ces pratiques de mise en cause de la famille et de l'École s'articulent à une crise du système. Nous nous proposons ici de montrer le rôle stratégique central de ces pratiques dans la perspective d'un dépassement réel des contradictions de la société capitaliste avancée, contradictions que cette dernière s'avère incapable de résoudre par sa loi spécifique de développement (accumulation, reproduction élargie, profit maximum). La crise du système, et les mouvements de masse qui y correspondent, constituent le terrain sur lequel les nouvelles pratiques trouveront à se développer, pour y constituer l'embryon d'un nouveau mode de production.

Ce nouveau mode de production fondé sur des rapports sociaux égaux, mettra fin à la division sociale du travail, à la famille, à la propriété privée et à l'État. Nous n'affirmons pas que tout cela peut se faire d'un coup, nous ne nions pas la nécessité d'une phase de transition. Nous affirmons cependant que cette dernière est en train de commencer sous nos yeux.

En reconnaissant ce fait et en l'analysant, nous proposons que les énergies visant à la transformation sociale travaillent à développer systématiquement ce que les contradictions du système produisent spontanément. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il sera possible d'abrégier l'interrègne et de hâter l'avènement de la société nouvelle.

Cet avènement ne correspond pas à la réalisation soudaine d'une utopie déjà toute fixée sur le papier. La société nouvelle ne sera pas de but en blanc comme un Paradis identique à lui-même de toute éternité. La société nouvelle advient déjà dans le présent et constitue le mouvement concret de transformation de ce qui existe, au lieu d'être une image projetée dans le futur.

[90]

Toute la question est de déterminer comment peut être effectué le passage à la société sans classes: plus précisément, comment transformer radicalement ce qui existe, de façon à ne pas revenir au point de départ ou à quelque chose qui reproduise fondamentalement la même situation initiale avec seulement quelques différences secondaires ?

\*

En nous fondant sur plusieurs indications de la théorie marxiste, nous croyons qu'une nouvelle société commence toujours à se développer d'abord au sein de l'ancienne. La nouvelle société est toujours une rupture par rapport à cette dernière, mais la rupture est interne, produit des contradictions de l'ancienne société (une théorie adéquate de l'espace social devrait permettre de légitimer ce point de vue).

S'il en est ainsi, la nouvelle société n'est pas simplement un objectif à atteindre dans quelque illusoire au-delà. C'est un principe actif de développement à l'oeuvre au sein des sociétés capitalistes avancées. La pratique de transformation de ces sociétés consiste à identifier l'action de ce ferment et à la pousser au maximum. C'est précisément parce que les "communistes" ont passé à côté de cette question que leur pratique, fondée sur une approche mécaniciste et anti-dialectique de la révolution, s'est avérée impuissante dans ces sociétés mêmes qui furent le berceau du matérialisme historique.

Avec Marx, nous pensons que la société nouvelle est le mouvement même de transformation des rapports sociaux existants. Elle est en germe dans les pratiques qui décrochent par rapport à l'actuel mode de production et à ses rapports sociaux, le décrochage se faisant aussi bien quant à la famille, l'école, le bureau ou l'usine. Les formes d'organisation qui leur correspondent sont l'amorce d'un nouveau mode de production et de nouveaux rapports sociaux.

Dans les sociétés capitalistes avancées, la transformation sociale est ce processus par lequel la nouvelle société devient dominante de par son développement interne, ce processus supposant un [91] affrontement avec l'ancienne société et la dissolution de cette dernière. La nouvelle société n'est pas une enclave territoriale qu'il s'agirait d'agrandir par extensions successives, mais un nouveau mode de production impliquant des rapports sociaux nouveaux entre les agents

issus des classes de l'ancien mode de production capitaliste, sur la base des contradictions de ce dernier et à partir des forces productives qui le caractérisent.

Dans ce processus révolutionnaire, l'État n'est pas un objectif en soi. Pour Marx et Engels déjà, il ne suffit pas que la classe dominée s'empare de l'appareil d'État bourgeois et le fasse fonctionner à son propre compte. En définitive, la révolution soviétique a montré qu'une telle démarche n'aboutit qu'à reproduire les rapports de domination bourgeois (comme le notait Lénine lui-même en 1923). Cet aboutissement a été couronné par le mythe stalinien de la nécessité d'un État socialiste fort, ce qui était bien sûr une contradiction dans les termes. Lénine lui-même, après Engels, ne soulignait-il pas la nécessité d'instaurer un nouveau type d'État, qui doive nécessairement dépérir, un État dont on a rogné au départ les aspects les plus nuisibles, auquel soient soustraites graduellement les diverses sphères de la vie, un État qui fasse place le plus rapidement possible à l'administration des choses.

En fait, pour le dire clairement, le nouveau mode de production est une société sans État, sans famille et sans propriété privée, il représente le processus d'évanescence de tout pouvoir au sein de l'ancienne société. Face à l'État capitaliste, les membres de la nouvelle société constituent une seule classe qui doit encore exercer la fonction étatique de défense du mode de production sans classes.

Parler en termes d'État fort revient à promouvoir la constitution d'une nouvelle bourgeoisie, bourgeoisie d'État dont les bureaucrates syndicaux actuels, avec tout leur verbiage de pseudo-gauche radicale, nous donnent une idée certaine. Dans une analyse encore centrée sur la classe ouvrière comme agent de transformation sociale, les Statuts de l'Internationale (1864) précisaient que "la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière n'est pas [92] une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour l'établissement de droits et de devoirs égaux, et pour l'abolition de tout régime de classe". Quant à la critique du Programme de Gotha, elle s'attaque vigoureusement aux conceptions lassalliennes concernant l'État.

La nouvelle société se développe donc au sein du capitalisme. À un moment donné, l'affrontement entre les deux sociétés prend la forme de l'affrontement politique entre un État et une société sans État. Mais

les deux sociétés se font aussi face sur les plans économiques et culturels. Seul un affrontement à ces trois niveaux permet de parler de deux sociétés différentes. Dans toute transition d'un mode de production à un autre, l'affrontement politique suit l'affrontement économique et culturel. L'affrontement politique a lieu au terme d'un processus au cours duquel la nouvelle société a déjà commencé à se développer selon ses principes propres.

Pour que ce processus de transformation puisse aboutir, trois conditions au moins sont nécessaires. D'abord, les pratiques de décrochage par rapport au système doivent se reproduire de façon élargie pour déboucher sur la genèse d'un nouveau mode de production. Il est ainsi nécessaire d'analyser les différentes étapes de ce développement et les diverses conjonctures liées aux pratiques du nouveau mode de production. Il s'agira, à chaque étape, dans la reproduction élargie du nouveau mode de production, de déterminer les classes et fractions de classe qui sont les plus susceptibles de décrocher. C'est seulement en développant scientifiquement un nouveau mode de production que le décrochage évitera les manœuvres de récupération de la part de l'ancienne société et permettra à la nouvelle société de se développer sur son propre terrain et non pas sur celui choisi par le pouvoir dominant.

En second lieu, le nouveau mode de production doit développer une culture qui lui soit propre et qui, ayant dépassé l'individualisme, renforcera la coopération égalitaire la plus poussée sur une base de réciprocité, développera le langage nouveau du gai savoir et du [93] rapport ludique entre les hommes et leur milieu social et naturel.

En dernier lieu, le nouveau mode de production devra se coordonner graduellement sur le modèle d'un réseau décentralisé, comprenant des unités qui entretiennent des relations égalitaires par la circulation de l'information. Ce qui implique au point de départ la disparition des révolutionnaires professionnels et la rotation des tâches de coordination.

La détermination des trois conditions précédentes s'appuie sur le postulat selon lequel le résultat du processus révolutionnaire est lié aux modalités de ce processus. La dissolution de l'ancienne société ne peut s'effectuer que si la nouvelle société se développe selon ses lois internes sans se laisser distraire par les pièges que peut lui tendre l'ancien monde.

Ainsi, la société capitaliste engendre le fétichisme du pouvoir, conduit à se représenter ce dernier comme une chose que l'on prend. La société bourgeoise peut fort bien se satisfaire de ce mythe, dans la mesure où elle isole les individus et les met ainsi en concurrence constante. Mais la nouvelle société, qui réalise en son sein la disparition des classes, et donc du pouvoir, ne peut se satisfaire d'une pareille conception. Si certains de ses éléments cèdent à la tentation de la prise du pouvoir elle est du fait même condamnée. Il faut que dans la société nouvelle disparaissent à la fois le pouvoir et l'alternance au pouvoir. La nouvelle société ne se prend pas, car alors elle ne ferait que se prendre au piège de l'ancienne, mais elle se développe. C'est au cours de ce développement et sur le terrain choisi par elle qu'elle affronte l'ancienne société et la dissout,

Cette perspective est exigeante également au plan idéologique et organisationnel. Si la nouvelle société est déjà commencée avec la lutte pour son développement, on ne peut attendre qu'elle arrive mythiquement au terme d'une hypothétique prise du pouvoir. Il faut plutôt la réaliser dès à présent par une pratique axée sur l'égalitarisme. Il faut en finir une bonne fois pour toutes avec l'étapisme eschatologique qui remet toujours à [94] demain les véritables tâches révolutionnaires, avec un communisme verbal qui réalise dans les faits des rapports bourgeois et paternalistes de subordination et met de l'avant des luttes réformistes qui n'aboutissent qu'à reproduire les illusions de l'idéologie bourgeoise dominante.

Le rejet de cette conception du processus révolutionnaire comme prise du pouvoir implique de rompre avec l'impatience petite-bourgeoise qui peut prendre la forme soit du terrorisme, soit des alliances dites tactiques avec la bourgeoisie. Ces deux voies passent à côté de la construction de la nouvelle société. Ce rejet élimine également l'aventurisme provocateur qui identifie l'affrontement avec l'ancienne société à l'affrontement avec sa police, et qui mesure le développement de la nouvelle société à l'importance numérique des manifestations de masse. Ce rejet enlève aussi au pouvoir dominant l'occasion de tendre ses pièges.

Il n'existe pas de voie rapide vers le nouveau monde. C'est en se gardant d'une telle illusion qu'on s'assure ainsi d'y parvenir un jour. Dans l'affrontement avec le pouvoir dominant, la société nouvelle mise non sur la maîtrise des armes conventionnelles, où elle part perdan-

te, mais sur la maîtrise des forces productives modernes où elle lutte alors sur son propre terrain. Ce n'est pas en singeant le vieux monde que le mode de production à venir le dissoudra, mais en développant ses caractéristiques propres.

Il faut insister sur la nécessité, pour la société nouvelle, de lutter sur son propre terrain et non pas sur celui de l'adversaire. Sur ce dernier, elle est idéologiquement et stratégiquement affaiblie, elle ne contrôle pas le processus. Ceci est particulièrement vrai lorsque, se tondant sur le postulat bourgeois voulant que le pouvoir soit à prendre, elle s'allie à la classe dominante dans des fronts unis. La théorie de ces "fronts" a été élaboré au cours de l'histoire (ou de la préhistoire) de la IIIe Internationale. Dans tous les cas où elle a été appliquée, on a d'abord observé une subordination de la lutte de classe du prolétariat aux soi-disant nécessités tactiques de l'alliance avec une fraction de la bourgeoisie. Dans un [95] deuxième temps, la bourgeoisie, forte de l'appui de la classe ouvrière, entreprenait une lutte anticommuniste, de façon plus ou moins subtile selon les conjonctures. Entre autres, les différentes luttes nationalistes supportées par la classe ouvrière ont toujours abouti à la domination d'une nouvelle bourgeoisie s'engageant tôt ou tard dans la voie des concessions à l'impérialisme. Dans certains cas, ces nouvelles bourgeoisies peuvent d'autant plus tromper les masses qu'elles se parent du titre de socialistes, voire même de communistes. On ne caractérise pas un régime par ses déclarations d'intention et sa phraséologie soi-disant marxiste, mais par sa pratique effective et les rapports sociaux qu'il met en oeuvre.

Ce dernier point montre tout le danger qu'il y a à soutenir que les travailleurs devraient prendre le leadership d'une lutte de libération nationale. Il ne suffit pas en effet de critiquer le terrorisme ou l'alliance avec la bourgeoisie existante (ces deux positions ayant en commun une impatience petite-bourgeoise nationaliste), il faut éviter d'amorcer un processus qui, à cause de son contenu ouvertement ou implicitement nationaliste, aboutirait tout simplement à produire une nouvelle bourgeoisie, même si cette lutte était d'abord le fait d'une organisation de la classe ouvrière. Puisque l'oppression nationale résulte du capitalisme, c'est à ce dernier qu'il faut s'en prendre pour résoudre les contradictions sociales, et ceci implique un processus aboutissant à la société nouvelle. Et ceux qui estiment que la lutte de libération nationale est un raccourci en cette direction feraient bien, avant de répéter

les mêmes erreurs, de constater que toutes les expériences passées de ce type ont constitué non seulement des voies de rallonge, mais des culs-de-sac.

On voit donc que notre conception s'oppose autant au réformisme économiste des luttes à la petite semaine, sans décrochage par rapport au système, qu'à une conception insurrectionnelle aboutissant tôt ou tard au putschisme. Ces deux conceptions cohabitent souvent dans la pratique de la plupart des organisations dites révolutionnaires. Malgré leur apparente opposition, elles ont toutes deux en commun de ne pas sortir des cadres de [96] pensée imposé par le système qu'elles disent vouloir renverser.

En fait, la conception réformiste et la conception insurrectionnelle partagent une vision mécaniste des processus de transition d'un mode de production à un autre. Cette vision est aux antipodes de la dialectique marxiste. Au sein du capitalisme, les diverses fractions des classes dominantes se succèdent au pouvoir. Mais, quand il s'agit de passer du capitalisme à la société sans classes, les nouveaux rapports sociaux excluent toute forme de domination, et se construisent à partir des contradictions inhérentes au capitalisme déclinant. La conception mécaniste est incapable de penser la transition de cette manière: elle projette dans un futur paradisiaque ou apocalyptique l'avènement d'un nouveau mode de production.



[97]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Troisième partie.**  
**Stratégie et organisation pour la transition**  
**du capitalisme à la société nouvelle**

## **Chapitre VI**

---

### **Organisation : les groupes communaux**

[Retour à la table des matières](#)

[98]

[99]

### *Rejet du centralisme et du parti*

Sur le plan organisationnel, **notre conception rejette à la fois la nécessité du parti et du centralisme.**

En ce qui concerne le premier point, il faut noter que **Marx n'a jamais prôné le regroupement des communistes en parti.** S'il convenait fort bien de la nécessité pour la classe ouvrière de s'organiser politiquement, il n'a jamais affirmé que cette organisation devait se composer exclusivement de communistes; et il n'a jamais donné à ces derniers un droit divin dans cette organisation.

De plus, Marx concevait la formation de l'organisation politique des travailleurs comme résultat de l'évolution de leurs luttes.

Ce qui ressort de la conception de Marx, c'est la continuité entre l'organisation politique et le mouvement de masse, cette organisation regroupant l'ensemble des travailleurs. Ce mouvement de masse prenait au siècle dernier la forme prépondérante du syndicalisme. Déjà à cette époque, Marx constatait la faiblesse des syndicats, leur incapacité foncière à dépasser les limites du mode de production capitaliste, dans lequel et par lequel les travailleurs sont définis comme classe. Mais Marx entrevoyait malgré tout la possibilité d'une évolution différente pour les syndicats. En voyant ce que ces derniers sont devenus aujourd'hui, il repenserait sans doute radicalement la question.

Nous verrons plus loin les faiblesses de la conception de Marx quant au rôle de la classe ouvrière comme agent du passage de la société capitaliste à la société sans classes. Il faut dire ici que sa conception de l'organisation destinée à permettre ce passage eut comme conséquence les confusions d'Engels sur la nécessité, pour les travailleurs, de se regrouper autour des partis parlementaires de la Ile Internationale. Plus tard, on en arriva ainsi au regroupement des partis socialistes autours des bourgeoisies européennes en guerre les unes contre les autres, sur le thème de l'union sacrée.

[100]

**Le fait de désigner comme agent du passage d'un mode de production à un autre une classe définie par le mode de production ancien, sans poser la nécessité d'une rupture face à ce dernier, a pour conséquence un type d'organisation et de pratique incapables de rompre effectivement avec le capitalisme.** Marx, croyant à une disparition rapide du capitalisme, ne s'est pas posé la question de la formation d'un nouveau mode de production à l'intérieur du capitalisme, et de la nouvelle classe représentant le mode de production à venir. Il avait pourtant procédé différemment en analysant le passage du féodalisme au capitalisme. Quoiqu'il en soit, cette inconséquence théorique, doublée d'une justification philosophico-religieuse (empruntée à Hegel), allait déterminer un piétinement de la pratique marxiste pendant un siècle.

Par ailleurs, Lénine dans le contexte d'une impossible révolution socialiste en pays sous-développé, pressentait les insuffisances de la conception organisationnelle de Marx. Mais la conclusion qu'il en tirait représentait précisément la formation d'un parti d'avant-garde centralisé et autoritaire, qui allait permettre la rupture d'avec le féodalisme tsariste, rupture bourgeoise aboutissant à la constitution puis à la généralisation de rapports sociaux capitalistes, quoique sous un mode historique original.

Les conditions actuelles du capitalisme permettent maintenant de résoudre le problème. L'évolution des forces productives a redonné une importance décisive au producteur qui, par la science et la technique, reprend le contrôle du procès de production. D'où la possibilité de passage à un mode de production égalitaire. **Nous avons vu que la dominance de la reproduction idéologique dans le capitalisme avancé est le principal frein au développement de ce nouveau mode de production.** Ce qui fait comprendre l'importance cruciale de la nouvelle culture dans la phase actuelle. En favorisant le décrochage ("dropping-out") par rapport à l'ancienne société, la nouvelle culture, dans ses aspects les plus valables, permet des regroupements nouveaux à partir desquels se développera le nouveau mode de production.

[101]

Enfin, notons que les nouvelles formes d'organisation, tels les conseils de quartier, les CAP, etc., se rattachent, dans le capitalisme

avancé, aux quartiers comme lieu d'habitation, au moment où le quartier semble perdre son importance comme milieu de vie, détruit par les nouveaux processus d'urbanisation. Toutefois, et bien que ces nouvelles formes organisationnelles restent encore sous la coupe idéologique du marxisme et du léninisme, **il ne faut pas oublier que c'est dans le quartier que sont vécues la famille et l'école, appareils centraux de la reproduction idéologique.** Qu'une lutte électorale ait momentanément accru l'importance du quartier comme lieu d'habitation ne doit pas empêcher de constater que cette nouvelle localisation des organisations est l'indice d'une crise culturelle mettant en cause le mode de vie imposé par le capitalisme, crise à partir de laquelle le décrochage est rendu possible, ainsi que les nouvelles formes d'organisation qui lui sont liées (communes, etc.).

La forme d'organisation exigée pour le développement du nouveau mode de production va beaucoup plus loin qu'une mise en cause du parti communiste. Il s'agit d'une organisation non centralisée fonctionnant par circulation d'information entre unités égales. Précisons que cette conception suppose, d'une part, les nouveaux développements intervenus dans les forces productives ; **ceux-ci font apparaître les organisations centralisées comme inefficaces et dépassées, sources d'inhibition pour le travail scientifique, économique, politique et idéologique.** La société bourgeoise a encore besoin de maintenir ce carcan (et encore, jusqu'à un certain point). Mais la société sans classe empêcherait son développement spécifique si elle ne reléguait pas une telle forme au musée de l'histoire. Les soi-disant nécessités propres au stade de l'impérialisme sont ici à mettre au rang de ces mêmes rationalisations qui ont justifié une atténuation de la lutte de classe du prolétariat soi-disant pour combattre l'impérialisme côte à côte avec les bourgeoisies nationales, ces mêmes bourgeoisies qui se sont ensuite empressées de désarmer le prolétariat, y compris sous le prétexte de mieux exercer sa propre dictature de classe. Le résultat est en fait le même: infantilisation de la classe ouvrière et transformation des curés du Parti en nouveaux exploités, Ici, la [102] bourgeoisie, au lieu d'être imposée du dehors, se forme à partir du mouvement ouvrier lui-même. On a vu que cet aboutissement était inséparable d'une analyse fondant la transformation sociale sur la classe ouvrière en tant que celle-ci s'inscrit dans le système comme partie intégrante et intégrée. S'il reste vrai, selon la formule de Marx, que l'émancipation de la

classe ouvrière doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes, il faut souligner que c'est au prix d'un décrochage par rapport au système, à ses pratiques, sa culture et ses rapports sociaux.

Depuis Marx, les analyses communistes des sociétés capitalistes avancées ont été relativement faibles, si l'on excepte la réflexion de Gramsci et son expérience des conseils d'usine, ainsi que les analyses radicales de Reich. Il faudra bien un jour faire l'histoire sans complaisance de la IIe et de la IIIe Internationales pour préciser les raisons de cette faiblesse, celle-ci se répercutant évidemment au niveau de l'organisation, cette organisation elle-même reproduisant ces faiblesses de façon élargie, Il faudra notamment comprendre pourquoi la pratique de ces organisations n'a jamais réussi, d'une façon générale, à sortir du borbier du réformisme. L'impasse, n'ayant pas été comprise, n'a pas été réellement dépassée. Comme les thèmes idéologiques et le type d'organisation de ces partis ne rompaient pas réellement avec le capitalisme, il était inévitable qu'ils en viennent à vouloir améliorer celui-ci. A cela s'est ajouté par la suite la défense des intérêts de l'Union Soviétique, mythiquement considérée comme la patrie du socialisme, même lorsqu'elle s'engageait de toute évidence dans un processus impérialiste comme au moment du Pacte germano-soviétique qui lui a permis d'envahir la partie la plus riche de la Pologne au début de la dernière Guerre mondiale.

Une telle superstructure institutionnelle joue exactement le rôle dévolu par Marx à l'idéologie: celui de masquer la réalité de façon mystificatrice et de justifier la domination d'une classe. Et il ne faut pas croire que le discrédit dans lequel sont tombés les partis dits révisionnistes empêche que ce processus ne se reproduise à nouveau. En plus de reproduire en leur sein [103] la structure hiérarchique propre à la société capitaliste, en plus d'instaurer cette hiérarchie entre le parti d'avant-garde constitué par les révolutionnaires professionnels et les masses manipulées dont les organisations deviennent de simples courroies de transmission, ces partis entretiennent d'une façon ou d'une autre le mythe selon lequel le socialisme existerait comme un modèle à imiter dans un pays extérieur, laïcisant par là l'idéologie religieuse de la référence.

La transformation sociale dans les pays avancés (et en définitive dans le monde entier) suppose la critique radicale de ce que ces pratiques organisationnelles ont laissé dans nos esprits. Nous en avons no-

tamment appris à ne pas penser. Nous en avons appris des méthodes de non-travail théorique et politique. Nous avons appris la facilité, les recettes toutes faites, le dogmatisme et les slogans. Nous avons appris à employer la dialectique à toutes les sauces. Nous avons appris à donner à notre pensée bourgeoise une couleur marxiste, à couler notre mépris du peuple, nos préjugés de classe et notre soif de dominer dans des justifications marxistes. Nous avons appris la recette pour faire une bourgeoisie rouge, des curés rouges et des fascistes rouges. Nous avons appris à chanter les messes rouges en l'honneur des soi-disant héros et guides du prolétariat, comme si celui-ci pouvait être facilement libéré de l'extérieur selon un processus conditionnant de nouveaux rapports de domination. Nous avons appris la scolastique. Nous avons appris à retrouver les contraintes étouffantes de l'école en dehors même de l'institution scolaire formellement existante. Nous avons fait des écoles de cadres où "ceux qui ne savent pas" sont valorisés par "ceux qui savent" en se conformant à leur discipline dictatoriale et à leur magistère.

**L'évolution des forces productives rend caduc le modèle centralisé d'organisation des tâches (correspondant à la hiérarchie du machinisme industriel) au sein même du capitalisme.** A fortiori, ce modèle ne saurait permettre de développer de façon autonome le nouveau mode de production égalitaire. La richesse de la nouveauté qu'il dégagera progressivement dans ses différentes composantes et unités de production [104] ne pourrait se plier à une unité centraliste rigide. À cela s'ajoute

une nécessité actuelle de la lutte idéologique, liée au décrochage par rapport au système, décrochage supposant une lutte forcenée contre la soumission servile à l'autorité, cette lutte devant être stimulée dans les couches encore intégrées au système dominant par le type même d'organisation que se donne le nouveau mode de production. Dans de telles circonstances, une organisation hiérarchisée, en plus d'être incompatible avec le nouveau mode de production, jouerait un rôle objectivement contre-révolutionnaire et deviendrait un appareil idéologique d'État capitaliste, d'autant plus efficace qu'il donnerait l'illusion de lutter contre l'État existant.

Une telle organisation décentralisée constituerait en fait un réseau de communication entre les unités de base de la nouvelle société, réseau produit à partir du mouvement même de cette société. Le degré

d'unité qu'il représenterait pourrait devenir beaucoup plus réel que celui dont la vue souvent réconfortante d'une organisation rigide peut donner l'idée. L'apparente unanimité d'une telle organisation empêche de constater les progrès réels du processus et masque les difficultés et complexités du mouvement concret. La conception dialectique nous apprend au contraire que l'unité réelle et concrète est toujours l'unité d'une diversité en mouvement.

### *Tâches prioritaires*

Toute organisation que se donne une société n'a de sens que par rapport à des tâches concrètes dont la détermination est liée à une stratégie de développement. On en arrive ainsi à la nécessité où se trouve la transformation sociale, pour se développer selon ses lois propres, de déterminer, non seulement un mode d'organisation adéquat, mais encore des terrains d'intervention privilégiés et des pratiques prioritaires dans les processus de sa propre reproduction. C'est l'analyse de la conjoncture qui permet d'y arriver. La deuxième partie de ce texte, portant sur le rôle de la lutte idéologique dans les sociétés capitalistes avancées, a montré, sur la base d'indices économiques, l'importance croissante des pratiques de reproduction dans ces [105] sociétés. Le texte a aussi montré, dans l'ensemble de ces pratiques, le rôle dominant joué par la reproduction idéologique-culturelle, et, par conséquent, sa position stratégique. On sait que c'est principalement les deux appareils idéologiques d'État que constituent la famille et l'école qui sont ici en cause. On voit à partir de là l'importance de pratiques empêchant le système de se reproduire par la famille et l'école.

C'est dans cette perspective que nous avons été amenés à développer le concept de groupe communal, et à travailler à sa réalisation concrète. Il ne s'agit pas d'une recette miracle à appliquer mécaniquement, ni d'un nouveau dogme politique, mais d'une hypothèse précise découlant de notre analyse: et nous voulons travailler à vérifier expérimentalement sa portée révolutionnaire. Il s'agit ici d'une pratique non sectaire basée sur la conclusion **que la famille et l'école constituent le maillon à partir duquel il est possible de briser la chaîne que constitue le bloc historique du capitalisme avancé**, le lieu stratégique à partir duquel il est possible d'induire un processus de trans-

formation dans l'ensemble du corps social. Et ce à condition d'une part que cette transformation repose sur elle-même, c'est-à-dire sur les nouveaux rapports sociaux égalitaires qu'elle implique; et, d'autre part, que soit déterminé comment, de manière concrète, la famille et l'école peuvent être affectées par des pratiques nouvelles. A condition, enfin, que le groupe communal constitue l'élément catalyseur dans la genèse du nouveau mode de production.

Les groupes communaux résultent de la transformation des communes engendrées spontanément au sein du mode de production capitaliste; ils seront les unités de base du nouveau mode de production. Se fondant sur une analyse critique des communes, ils en développent systématiquement les aspects positifs.

Le blocage des forces productives modernes dans les sociétés capitalistes avancées est directement lié à une crise culturelle dans les appareils de reproduction idéologique et produit le phénomène de décrochage connu sous le nom de "nouvelle culture". C'est dans ce brassage culturel que de nouvelles pratiques se sont développées [106] spontanément. Dans la phase présente de la transformation sociale, les communes constituent un nouveau mode de vie impliquant de nouveaux rapports sociaux permettant la libération de la sexualité et la prise en charge collective des enfants dont l'éducation se fait de façon non répressive. Bien que le succès de cette tendance soit plus ou moins aléatoire selon les différentes communes (à cause de différentes formes de récupération idéologique que nous mentionnerons plus loin), une désappropriation commence à se produire dans les rapports affectifs. La femme n'est plus la propriété de l'homme et les enfants ne le sont plus par rapport aux adultes (qui ne sont d'ailleurs plus des parents). La levée du tabou de l'inceste et 'des interdits permet une structuration psychique différente où disparaît progressivement le complexe d'Oedipe et de castration. Les fixations affectives tendant ainsi à disparaître, se trouvent bloquées par là la reproduction de l'idéologie de la propriété privée.

Dans la mesure où la commune élimine la double appropriation que constitue la famille (appropriation de la femme par l'homme et des enfants par les parents), elle tend à produire des rapports égalitaires où l'absence de répression de la sexualité (base psychique de la soumission à l'autorité, selon W.R.) garde intact, chez les enfants, un potentiel de développement maximum des facultés inventives.



**Il va de soi que lever les obstacles constitués par la répression sexuelle telle qu'elle existe actuellement ne doit pas mener à produire de nouvelles formes de répression. Il ne s'agit pas de remplacer le tabou de l'inceste par une obligation des rapports sexuels qui n'en seraient que l'envers, mais de rendre possibles des rapports satisfaisants de tous avec tous, laissant au désir de chacun et aux conditions concrètes le soin de déterminer quelles relations seront effectivement réalisées.**

Le libre développement de la sexualité adulte et infantile dans les communes produira une [107] transformation de l'économie sexuelle des individus. Une telle sexualité, dépassant le rapport névrotique du couple, mettra fin aux rôles sexuels figés par les rapports sociaux actuels entre hommes et femmes.

La revalorisation des objets partiels permettra de dépasser le romantisme asservissant des rapports aux objets complets et permettra d'explorer la gamme des possibilités ouvertes par l'érogénéisation de l'ensemble de l'organisme. S'ouvrira ainsi la possibilité de la disparition sociale de la distinction entre les sexes, dans le développement de ce que Freud désignait du terme bisexualité, et que des auteurs comme Deleuze et Guattari \* appellent la trans-sexualité. Ce faisant, le désir n'est plus confiné à l'exercice de la sexualité génitale liée à la reproduction, mais informe activement et positivement l'ensemble de la vie sociale, abolissant définitivement l'opposition socialement produite entre principe de plaisir et principe de réalité.

La disparition de la distinction en question est indissociable de celle de la division sexuelle du travail au sein de la famille (dans *l'Idéologie Allemande*, Marx ne souligne-t-il pas que la Première forme de division du travail fut la division du travail dans l'acte sexuel lui-même?). La libération de la femme passe par cette double disparition des rôles, qui ne constitue en fait qu'une seule et même disparition. Les communes ont à cet égard un rôle capital. C'est pourquoi elles doivent promouvoir la rotation des tâches; cette dernière n'a pas seulement un effet négatif (mettre fin à la division du travail, contribuant par là puissamment à la libération des femmes) mais un effet positif: promouvoir des hommes et des femmes complets, aptes aussi bien au travail manuel qu'au travail intellectuel. Ceci vaut non seulement pour

---

\* Cf. *L'anti-Oedipe*, Minuit, Paris.

les adultes, mais aussi pour les enfants, qui prendront au fur et à mesure des responsabilités réelles dans la vie communale.

Ceci nous amène à considérer que la commune n'est pas seulement une solution de remplacement par rapport [108] à la famille: elle en constitue aussi une par rapport à l'école. Cette dernière est ce lieu coupé de la vie où les enfants sont obligés d'aller pratiquement de sept à dix-huit ans. Par son caractère plus vaste et systématique, elle élimine les différences et déviations dans les effets de reproduction idéologique des différentes familles. Elle constitue un véritable rouleau compresseur qui détruit littéralement l'enfant dès sa première année scolaire. D'autre part, il suffit de constater l'expérience de chacun pour voir que personne n'a jamais véritablement rien appris de l'école, ce que vient aussi confirmer le témoignage de professeurs qui ont essayé de faire quelque chose dans ce milieu.

**L'éducation dans la commune vise, non pas à préparer l'enfant à la vie, à ce nouvel au-delà que constitue son avenir, mais à lui faire vivre pleinement son présent, à lui faire apprendre, non pour la vie, mais de la vie, par la création de conditions permettant le lien entre la théorie et la pratique (ainsi, l'apprentissage de la biologie à partir du jardinage selon les principes de l'agriculture biologique, et des soins donnés aux animaux domestiques; l'apprentissage de la logique et des mathématiques par les jeux formels).**

Dans un tel contexte, il est évident que les premières années d'apprentissage impliquent une attention prioritaire aux enfants eux-mêmes, ceci n'excluant ni la possibilité ni la nécessité de contacts avec l'extérieur. Graduellement, cependant, le développement même des enfants va changer ce premier rapport. La nécessité de contacts plus suivis avec l'extérieur à partir de l'âge de six ou sept ans, amènera le phénomène de débordement de la commune sur le milieu social, et notamment le milieu immédiat d'habitation.

Les différents contacts avec les familles avoisinantes permettront de nouveaux progrès du processus. Ces contacts rendent possible la mise en évidence des contradictions propres à la vie familiale et du lien entre cette situation et celle prévalant au travail et à l'école. Ainsi, tandis qu'une intervention ordonnée, sur la base de l'expérience communale, permet la transformation graduelle des familles, des répercussions sont déjà [109] susceptibles de se faire sentir sur les lieux de

travail et dans les écoles reliés à ces familles. Ce processus est susceptible d'aboutir à une reproduction élargie de l'expérience communale à partir d'un mouvement de décrochage par rapport à l'école, aux usines et aux bureaux.

Dans une résolution du premier Congrès de l'A.I.T., Marx liait la force transformatrice du mouvement coopératif à sa capacité de démontrer concrètement la possibilité de nouveaux rapports de production sans exploitation. Et malgré le caractère imité des coopératives, il n'hésitait pas à dire des coopératives de production qu'elles attaquent le système économique actuel dans sa base. Enfin, un autre paragraphe stipulait :

"Nous recommandons à toutes les sociétés coopératives de consacrer une partie de leurs fonds à la propagande de leurs principes, de prendre l'initiative de nouvelles sociétés coopératives de production et de faire cette propagande aussi bien par la parole que par la presse."

**Dans le contexte du capitalisme contemporain, nous croyons que le caractère initialement limité des groupes communaux ne les empêche pas de saper la base idéologique de la reproduction du système actuel. Nous pensons qu'une grande partie de cette efficacité vient de ce qu'ils démontrent concrètement la possibilité de nouveaux rapports sociaux.** Et nous pensons que ce caractère probant jouera d'autant plus que les communes travailleront à diffuser par la pratique leurs principes dans le milieu immédiat, avec toutes les conséquences que cette diffusion peut entraîner à l'école et au travail.

Le groupe communal constitue donc d'abord une rupture avec les rapports sociaux actuellement dominants. Il bloque le mécanisme de reproduction de l'idéologie de la propriété privée et du respect de l'autorité qui la protège. Il aide l'enfant à lier théorie et pratique dans son développement personnel. Il instaure des rapports économiques différents entre ses [110] membres, en mettant fin à la division sexuelle du travail et en assurant une constante rotation des tâches, un équilibre entre les adultes qui s'occupent plus intensivement des enfants (à tour de rôle) et ceux qui doivent encore momentanément travailler à l'exté-

rieur (à tour de rôle, également); ainsi qu'en faisant assumer aux enfants eux-mêmes certaines tâches productives. Ce régime économique a un heureux effet sur le développement des enfants, puisqu'il permet d'éviter les fixations affectives et la dépendance.

**Mais puisqu'elle constitue l'amorce d'une nouvelle société, la commune n'est pas fermée sur elle-même. Elle établit graduellement des rapports avec le milieu immédiat où l'expérience est susceptible de se reproduire.**

La reproduction élargie de l'expérience communale est en fait indissociable de l'évolution interne des communes vers la constitution d'unités de base du nouveau mode de production. Nous appelons groupes communaux de telles unités de base.

**Cette évolution s'accomplira dans le processus pédagogique lui-même. L'éducation non répressive permettra aux enfants d'assimiler les connaissances scientifiques constituant l'élément-clé du développement des nouvelles forces productives apparues avec la révolution scientifique et technique. Il y a beaucoup plus. Les enfants apprendront ainsi progressivement à inventer à partir des connaissances existantes des moyens de production encore plus perfectionnée, libérés des contraintes imposées par le système hiérarchique de production.**

On a trop souvent eu tendance à considérer l'abolition du travail des enfants comme un progrès général de la société. Alors que l'exploitation forcée du travail des enfants avait auparavant menacé la classe ouvrière de dégénérescence, le développement et l'allongement de la scolarité obligatoire depuis un siècle. ont accentué la domination idéologique de la bourgeoisie sur la classe ouvrière. Le point de vue de Marx sur le travail des [111] enfants était en fait tout à l'opposé d'une civilisation qui n'a idéalisé l'enfance que pour mieux soumettre les enfants à la discipline capitaliste tyrannique. La société sans classe implique au contraire la prise en charge par l'enfant de son autonomie par son insertion dans le circuit du nouveau mode de production (et non dans la production capitaliste, comme le prônait encore Marx dans des conditions limitatives d'observation).

Dans les limites mêmes de ses positions théoriques et idéologiques, Marx concevait clone **la nécessité de produire des hommes nouveaux et complets, non pas après, mais dans le cours du processus**

**de transformation sociale.** Mais ce qui était vrai alors l'est encore plus aujourd'hui, puisque les processus de reproduction idéologique sont devenus dominants. De plus, les découvertes de la psychanalyse et de Reich nous ont fait voir que la formation des hommes complets (point stratégique pour le développement des forces productives liées au nouveau mode de production, le producteur porteur de connaissances y étant l'élément le plus important) suppose une éducation affective et intellectuelle en dehors des rapports sociaux familiaux.

[112]

[113]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**Troisième partie.**  
**Stratégie et organisation pour la transition**  
**du capitalisme à la société nouvelle**

**Chapitre VII**

---

Les premiers hommes  
et la nouvelle culture

[Retour à la table des matières](#)

[114]

[115]

De tels hommes complets se révéleront capables de prendre en mains leur propre vie sans attendre leur salut de nouveaux sauveurs qui deviendraient tôt ou tard de nouveaux exploiters.

Pour constituer un élément-clef dans l'avènement d'un nouveau mode de production, les communes devront développer le savoir scientifique, moteur du développement des nouvelles forces productives, liées à l'avènement de la société nouvelle.

Ce nouveau savoir scientifique devra permettre de repenser le rapport de l'homme à la nature, nécessité vitale si on considère l'impasse à laquelle conduit actuellement le capitalisme. Les valeurs liées à la nouvelle culture permettent à cet égard d'entrevoir une porte de sortie. La survie de l'espèce humaine, voire de l'ensemble des espèces, est liée au changement des valeurs: dépassant la croissance liée à la reproduction élargie du capital, le nouveau mode de production, supposera la disparition d'une production quantitative indéfinie et fera place à une production qualitative durable, facilitée par la disparition de l'idéologie de la propriété privée, dont on a vu à quel point elle est liée à la famille. La production capitaliste suppose une reproduction indéfinie de biens individuels peu durables, tandis que le nouveau mode de production produira des biens collectifs dont la période d'utilisation sera beaucoup plus longue (fin de l'obsolescence planifiée). Par sa croissance indéfinie, le capitalisme aboutit à un véritable pillage de la nature, la science constituant ainsi un moyen d'exploitation et de domination de processus naturels conçus comme objets d'appropriation. Dans le nouveau mode de production, au contraire, la science devient un moyen d'assurer un équilibre dynamique avec la nature, l'espèce humaine s'y insérant au lieu de la piller.

Puisque le capitalisme a gravement compromis l'équilibre entre l'homme et son milieu naturel, la nouvelle science devra s'attaquer à la tâche de rétablir, ce qui exigera un effort théorique particulièrement poussé, si on pense à la complexité des processus naturels en cause. Il faudra notamment penser [116] la possibilité d'une technologie qui

n'épuise pas les ressources non-renouvelables et qui soit d'un degré minimum de pollution, une technologie capable de réintégrer les déchets en pensant scientifiquement le circuit-processus de la production sociale.

En constituant de nouveaux pôles du développement scientifique, les communes seront aussi à même de produire un savoir et des techniques relatifs à leur propre développement. En étudiant ce développement elles constitueront de véritables laboratoires d'une recherche théorique et pratique (par le biais, entre autres, de l'éducation) sur la genèse et le fonctionnement des rapports sociaux égalitaires. Elles pourront ainsi explorer scientifiquement la possibilité de formes de communication autres que verbales (gestuelle, tactile, télépathique, etc.).

Le développement de la nouvelle science dans les groupes communaux, développement qui sera fonction des rapports sociaux égalitaires mis en action par les communes, leur permettra éventuellement de produire de nouveaux moyens de production, qui constitueront l'aboutissement pratique des acquisitions de la nouvelle science.

C'est ainsi que, dans les pores de l'ancienne société capitaliste, les membres des groupes communaux seront les agents d'un mode de production susceptible de faire éclater peu à peu les anciennes structures. Ce mode de production se caractérise par la disparition de toute forme d'appropriation, tant dans les rapports avec la nature que dans les rapports sociaux; un mode de production dont les moyens de production résultent du plein développement des capacités affectives et intellectuelles de l'homme, et qui sont distribués égalitairement, tout comme les produits, entre les membres des groupes communaux. Le travail n'est plus séparé du jeu, du plaisir et de la connaissance, il se réinsère dans l'ensemble du processus vital dont il est une fonction.

De plus, tout comme chaque membre des groupes communaux peut passer du travail au jeu, au plaisir et à [117] la connaissance, il peut aussi, à l'intérieur de son travail, passer d'une tâche à l'autre. Cette division souple du travail, libérant l'individu de la monotonie d'une seule tâche effectuée sa vie durant, est un des facteurs qui contribue le plus à rendre les moyens de productions des groupes communaux supérieurs à ceux de l'ancienne société capitaliste, car elle est la seule



division du travail qui, au lieu d'atrophier l'homme en le spécialisant, permette le plein développement de toutes ses capacités.

\*

**Par rapport à l'ancienne société capitaliste, où les communes se développent, les agents de ce nouveau mode de production constituent une nouvelle classe sociale. Cette classe entre nécessairement en conflit avec la classe détentrice du pouvoir dans l'ancienne société**

Cette nouvelle classe est constituée de membres provenant des différentes classes de l'ancienne société (grande et petite bourgeoisie, différentes couches de travailleurs salariés, étudiants, assistés sociaux, etc.). Mais l'insertion de ces agents dans le nouveau mode de production fait peu à peu disparaître les caractéristiques économiques, politiques et idéologiques qu'ils possédaient dans le capitalisme. **La nouvelle classe ne saurait ainsi être assimilée à aucune Masse de l'ancienne société.** Toutefois, le processus même de constitution des groupes communaux serait impensable sans le développement de forces productives nouvelles au sein même des rapports capitalistes de production. Les salariés liés au développement de ces forces productives (techniciens, chercheurs scientifiques, enseignants et étudiants, etc.) sont les plus susceptibles, au départ, d'être les éléments catalyseurs dans la formation des groupes communaux. Ces représentants des nouvelles forces productives au sein du capitalisme sont ceux qui se trouvent les plus aptes à libérer les potentialités de ces forces productives, que le critère du profit maximum freine considérablement.

**Cette nouvelle classe ne saurait en aucun cas être identifiée au prolétariat.** Dans le passage à la nouvelle société, elle n'en joue pas moins un rôle analogue à celui que Marx envisageait pour ce prolétariat.

[118]

**Dans tout mode de production sur son déclin, la classe révolutionnaire n'est jamais la classe exploitée à l'intérieur de l'ancienne société mais une nouvelle classe liée à un nouveau mode de production qui naît de la décadence de l'ancienne société et se développe sur ses ruines.**

En effet, les esclaves ne représentaient pas la classe révolutionnaire au sein de l'empire romain, pas plus que les serfs au moyen-âge. Les révoltes de serfs ou d'esclaves n'ont jamais mené à un remplacement des patriciens ou des seigneurs féodaux par ces derniers (cf. la révolte dirigée par Spartacus, ou celle des paysans dirigé par Thomas Müntzer). Ces révoltes ne mènent jamais au remplacement de la classe dominante par la classe dominée, mais elles sont le signe de la décadence du mode de production que ces deux classes constituent.

C'est toujours en décrochant de leurs conditions dans le mode de production existant que les agents des anciennes classes contribuent à la formation d'un nouveau mode de production. On peut Penser à l'exemple du serf achetant sa liberté au seigneur, ou s'enfuyant, pour devenir artisan ou marchand dans les villes.

Si Marx, dans les conditions d'observation du dix-neuvième siècle européen, définissait le prolétariat comme classe révolutionnaire c'est pour deux ordres de raisons qu'il faut savoir distinguer. D'abord des raisons empiriques: des couches relativement importantes du prolétariat constituaient alors une force sociale dont les luttes étaient de deux types. Lutte économique, notamment en Angleterre, relative aux conditions de travail (durée de la journée de travail et salaire), dont l'orientation objective était réformiste (meilleures conditions pour la classe ouvrière dans le cadre du capitalisme); lutte politique, particulièrement en France et en Allemagne, où s'imposait la nécessité de parachever la révolution démocratique bourgeoise (1848, Commune de Paris). La classe ouvrière constituait une force réelle, point d'appui empirique de certaines déductions théoriques relatives à la transformation du capitalisme.

[119]

Sur le plan théorique, Marx constatait que toutes les révolutions antérieures avaient eu pour résultat de changer la forme de la domination de classe (et l'État), sans remettre en cause cette domination elle-même et la division du travail sous-jacente. D'autre part Marx présentait que le capitalisme, par l'immense développement des forces productives auquel il présidait alors, ouvrait la possibilité d'une abolition de la domination de classe et de la division du travail. Marx fut ainsi conduit à identifier dans la société capitaliste une classe capable d'effectuer cette transformation sociale, une classe apte à détruire le

pouvoir bourgeois et à instaurer une société où son propre pouvoir de classe déperirait. Par conséquent, une classe capable de libérer l'humanité en se libérant elle-même.

Toujours dans cette perspective, la classe apte à effectuer la transformation est la classe la plus opprimée au sein du capitalisme. Ce raisonnement revient à confier au prolétariat un rôle messianique.

Il est clair que Marx avait raison de prévoir que le capitalisme disparaîtrait un jour en faisant place à une société sans classe, société fondée sur les possibilités ouvertes par le développement capitaliste des forces productives. **Il est beaucoup moins certain, par ailleurs, que ce soit la classe dominée qui, dans le capitalisme, et à la différence de tous les changements de mode de production antérieurs, arrache le pouvoir des mains de la classe dominante. Il y avait chez Marx quelque naïveté à croire ainsi à la vertu révolutionnaire de la misère des masses; la misère peut pousser à la révolte, rarement à la transformation révolutionnaire d'un mode de production.**

**Il est en fait beaucoup plus simple de supposer que le passage du capitalisme à la société sans classes se fera par la formation au sein du capitalisme même d'une nouvelle classe, différente du prolétariat, et qui sera l'agent de cette transformation, suivant un processus analogue sur ce point à toutes les transitions antérieures d'un mode de production à un autre. Contrairement à ce que charrie un marxisme sclérosé, le processus de transition d'un mode de production à un autre ne débute [120] jamais au niveau politique. Une telle vision est simpliste et relève de la représentation bourgeoise de la pratique politique,** selon laquelle un changement d'équipe au pouvoir est la cause de transformations sociales ultérieures.

Une véritable conception matérialiste et dialectique de l'histoire implique qu'une société se transforme toujours à partir d'une modification dans ses rapports avec son milieu naturel. Ainsi, quand une nouvelle société commence à se constituer au sein de l'ancienne, elle se caractérise d'abord par un nouveau type de rapport à la nature, par l'émergence de nouveaux rapports économiques, Elle se caractérise ainsi comme nouveau mode de production, entendu comme nouvelle façon de produire, c'est-à-dire d'entrer en relation avec le milieu natu-

rel. Et de nouveaux moyens de production seront l'indice du développement social de ceux qui les utilisent.

L'existence de nouveaux rapports de production, de nouveaux moyens et agents de production, est indissociable de nouveaux schèmes de comportements sociaux, auxquels sont reliés des symboles et représentations qui les généralisent et permettent leur intériorisation reproductive par les agents du nouveau mode de production. Ces symboles et représentations, fonctions des schèmes sociaux rattachés au mode de production nouveau, sont ensuite organisés en système culturel et idéologique.

L'expansion progressive des nouveaux rapports sociaux, et l'organisation de plus en plus cohérente de leurs régulations symboliques, constituent en classes sociales les agents du nouveau mode de production; et c'est alors que ce dernier entre dans une suite de luttes politiques contre la société ancienne et son état.

Si on revient maintenant à la transition entre le capitalisme et une nouvelle société, caractérisée par la disparition des rapports de classe, on doit mentionner que l'émergence du nouveau mode de production au sein de l'ancienne société présente une caractéristique contraire à ce qui se passait dans les transitions antérieures. En effet, dans ces dernières, le nouveau mode de production était représenté par de nouvelles [121] classes sociales antagonistes virtuellement (comme la bourgeoisie et le prolétariat au sein du Tiers-État). Dans la transition du capitalisme à la société nouvelle, les groupes communaux ne représentent une classe que par rapport à l'ancienne société. Ils ne contiennent pas en leur sein une opposition de classes virtuelle, car le nouveau mode de production, fondé sur le développement maximum des capacités humaines au sein de rapports égalitaires, exclut toute domination de classe. Il y a même plus: aujourd'hui, c'est le maintien de la division hiérarchique du travail et des rapports autoritaires qui freinent le développement des forces productives et qui déséquilibre à un point dangereux les rapports entre la société humaine et le milieu naturel.

\*

Si, comme nous venons de le voir, une nouvelle société commence à exister comme mode de production économique au sein de l'ancien-

ne, il nous faut maintenant repérer, dans le capitalisme décadent, les éléments du nouveau mode de production en gestation.

Déjà, nous avons vu que la révolution scientifique et technique a permis le développement relatif de forces productives nouvelles, liées à l'automation et au contrôle cybernétique du procès social de production. Dans les secteurs les plus avancés de ce point de vue, le travailleur salarié intervient beaucoup plus comme coordonnateur technique du procès de production que comme producteur direct. Cette fonction coordonnatrice nécessite une force de travail possédant une qualification scientifique de plus en plus poussée. En ce qui concerne les forces productives, on a ainsi les éléments d'un nouveau mode de production.

Cependant, ces forces productives sont bloquées dans leur développement par les rapports de production capitaliste. La révolution scientifique et technique ne se développe qu'en autant qu'elle sert à l'accumulation du capital. Ce blocage se traduit également par le conditionnement idéologique des producteurs au sein des appareils de reproduction du système. De ce point de vue, la crise dans l'éducation est intimement reliée au blocage que l'on retrouve au niveau de l'appareil productif.

[122]

Comme nous l'avons vu au cours de notre analyse, le fonctionnement des appareils de reproduction (famille et école) est de plus en plus soumis à des contradictions qui atteignent un seuil ou un nombre croissant de personnes décrochent des institutions reproductives (et mêmes productives, dans le cas de travailleurs scientifiques et techniques laissant leur travail ou ne l'exerçant plus qu'à la pige).

Dans l'ensemble des sociétés industrielles avancées, ce phénomène tend à se généraliser (bien qu'il soit maintenant moins voyant qu'au premier temps du "dropping-out"). Aujourd'hui, on décroche sans nécessairement devenir un "hip" aux aspects plus ou moins folkloriques. Le décrochage ne se fait pas de façon mécanique et d'un seul coup: on reste temporairement inscrit à l'école, au bureau ou à l'usine, pour voir des gens, et on change souvent d'emploi. On travaille un temps, on arrête, on reprend lorsqu'il devient nécessaire de faire un peu d'argent. On est dans le système tout en n'y étant plus tout à fait.

Sur le plan symbolique, on assiste ainsi à un processus de dissolution des codes idéologiques du système (on ne croit plus à ce que proposent les médias, la publicité, les politiciens, les vedettes, etc.). Ce processus est aussi un désinvestissement affectif par rapport aux objets sacrés de la société "de consommation" (gadgets, femmes aux gros seins, symboles sexuels de puissance et d'appropriation, armée etc.).

À l'étape actuelle, les pratiques spécifiques de la "nouvelle culture" tendent à libérer pour d'éventuels réinvestissements nouveaux l'énergie vitale précédemment endiguée par l'idéologie dominante. C'est en examinant les valeurs et les pratiques plus ou moins cohérentes de la nouvelle culture qu'on aperçoit les éléments symboliques liés aux nouveaux rapports économiques précédemment mentionnés.

Redécouverte du corps, respect généralisé de la vie, valorisation des rapports affectifs, égalitarisme, démystification de la valeur du travail répétitif, [123] valorisation des activités créatrices, telles sont les principaux éléments symboliques de la nouvelle culture.

Rotation des tâches domestiques et éducatives, suppression dans ce domaine des rapports autoritaires, libération de la sexualité par abolition progressive des rapports familiaux, telles sont les pratiques constituant l'embryon de nouveaux rapports sociaux égalitaires.

Mais la nouvelle culture n'est pas que cela. Il y a d'autres aspects, moins positifs: mysticisme, individualisme contemplatif, culte du "guru" sauveur, retour à l'artisanat et à l'agriculture traditionnelle, mépris de la science. C'est sur cela que le système se fonde dans ses tentatives de récupération. Le culte des vedettes (surtout dans la musique pop), est une intégration de l'attente mystique à l'univers de la consommation, on écoute la production musicale des autres sans y participer vraiment de façon créatrice. Tentative aussi d'intégration de la libération du corps par le biais de la mode et de l'exhibitionisme vestimentaire (lié à un nouveau conformisme).

Par ailleurs, le retour à l'artisanat n'est en fait que l'envers de l'idéologie technocratique que le système tente d'imposer aux travailleurs les plus qualifiés; toute comme le mépris de la science est l'envers de la conception aristocratique du savoir que l'on retrouve de la même manière chez certains chercheurs scientifiques.

**Ces tentatives de récupération n'ont des chances de fonctionner que dans la mesure où le nouveau mode de production est encore dispersé dans ses éléments constitutifs, ces derniers n'ayant pas encore réalisé une synthèse suffisante.**

Dans l'optique des considérations précédentes, il est clair que cette synthèse s'effectuera dans le sens suivant. Le nouveau mode de production suppose un déblocage des forces productives tant dans leur utilisation que dans leur développement (tous deux freinés par le capitalisme décadent). Puisque les nouveaux producteurs constituent l'élément-clef dans ce processus, il est clair que [124] l'affermissement du nouveau mode de production implique la formation de tels producteurs, au moyen d'un savoir psycho-pédagogique favorisant le développement maximum des capacités intellectuelles et affectives. Les hommes ainsi formés seront alors à même de faire

avancer les forces productives à un niveau inatteignable au sein des rapports de production capitaliste hiérarchiques et autoritaires. Cette formation doit ainsi se faire au moyen de rapports socialement égaux. Telle sera la tâche des groupes communaux, dont les communes actuelles sont l'amorce; dans la mesure où ces dernières assument de façon concrète les tâches domestiques et éducatives et prennent en charge la formation des nouveaux producteurs, elles constituent le point de départ du mode de production caractéristique de la société nouvelle. On peut donc prévoir que ce dernier se développera par une série d'étapes, dont la plus décisive sera la réalisation par un premier groupe de la tâche de formation mentionnée. Une fois que ce processus parviendra à se reproduire sur une base élargie, la viabilité du nouveau mode de production se trouvera pratiquement assurée. Car les nouveaux producteurs, maîtrisant la science nouvelle, seront en mesure de produire les moyens de production matériels aptes à la faire servir concrètement.

\*

Ce qui précède se fonde sur les tendances internes d'évolution de notre société. De ce point de vue, les groupes communaux peuvent

miser, pour leur constitution et leur expansion, sur une période de temps assez longue. Toutefois, si on revient maintenant sur les relations entre le système actuel et l'écologie, on s'aperçoit que cette période disponible risque fort de se voir considérablement abrégée, les perturbations de l'écosystème risquant de prendre le pas sur l'action des groupes communaux dans le processus de dissolution de l'ordre social actuel.

C'est ce que nous allons examiner en conclusion.



[125]

**POUR CHANGER LA VIE**

**CONCLUSION**

Les deux fins possibles du système actuel

[Retour à la table des matières](#)

[126]

[127]

Nous avons assez souligné le principal problème auquel se heurte aujourd'hui le système capitaliste. Ce problème est écologique. Par l'accumulation sans cesse élargie, le capitalisme épuise les ressources et perturbe les cycles vitaux et géophysiques du milieu terrestre.

On pourrait être porté à croire que c'est du pillage du milieu naturel que périra le capitalisme. En fait, les choses ne sont pas si simples. Il faut distinguer au moins deux types de transitions.

I. - Le capitalisme échoue dans la lutte contre la pollution et l'épuisement des ressources, aucune mesure sérieuse n'étant prise pour contrer ces phénomènes. Cela entraîne inévitablement des famines, des épidémies et des guerres qui déciment une grande partie de la population mondiale. Le système se désintègre alors faute de ressources suffisantes à exploiter, naturelles ou humaines. On revient à des féodalités diverses, une grande partie du savoir scientifique et des acquis techniques de l'ancienne société se trouvant perdus.

Un cas extrême de ce type d'évolution est la disparition pure et simple de l'espèce humaine, due à des cataclysmes sociaux et naturels, provenant d'une perturbation critique des cycles vitaux et géophysiques: élèvement ou abaissement considérable des températures, raréfaction de l'atmosphère, etc.

Dans une évolution de ce premier type, il est clair que la tâche des groupes communaux est de préserver l'acquis valable de l'ancienne société, particulièrement dans les domaines scientifique et technique, tout en développant cet acquis dans le sens d'une société égalitaire. Cette dernière se développe alors sur les ruines de l'ancien système, orientant l'évolution des populations retournées à un état quasi-féodal.

II. - Le système, sous la condition d'une transformation majeure, réussit pour un temps à contrôler jusqu'à un certain point le problème écologique. Comme le souligne le rapport Meadows, cela suppose un arrêt de la croissance (et donc de l'accumulation et de sa réglementation).

tion par le système du profit). On assiste alors [128] à une redéfinition des besoins en fonction des ressources disponibles à long terme, ce qui suppose une réglementation des prix et des salaires, un contingentement de la main-d'oeuvre, un abandon graduel du système de réglementation des échanges par la loi de la valeur. **À la limite, le capitalisme s'estompe au profit d'un mode de production qui maintient la domination de classe, une minorité de savants, politiciens, technocrates et techniciens hautement qualifiés dominant une population dont la majeure partie est dans un état d'assistance sociale,** et une partie moins importante réduite à un travail dont les rapports sociaux sont proches de l'esclavage (le travailleur ayant un propriétaire collectif en la personne des instances administratives de l'État). \*

Le travail est contingenté, la consommation déterminée autoritairement, un gouvernement supranational apparaît comme seul moyen de supprimer la concurrence monopolistique et étatique si propice à l'accentuation du pillage des ressources mondiales.

**Obligé de stopper la croissance et le rythme d'accumulation du surproduit, un tel régime entraînerait nécessairement la stagnation des forces productives.** Il est alors probable que l'on assisterait à une accentuation des conflits de classes que le capitalisme décadent résorbe par un élargissement de la consommation, ce qui devient impossible si l'on veut maîtriser le problème écologique). **Les groupes sociaux entrent en lutte pour une nouvelle répartition d'un surproduit stagnant.** Ces conflits pourraient se résoudre par une répartition plus égalitaire, sans remise en cause d'une aristocratie scientifique et technique; ou encore par un raidissement des classes dominantes et un renforcement des mesures centralisatrices. La solution réelle serait d'ailleurs probablement une alternance entre ces deux politiques, rendant très précaire la stabilité du gouvernement supra-national.

[129]

L'affaiblissement de ce gouvernement ramènerait à la concurrence interétatique dans l'exploitation des ressources, d'où réapparition du problème écologique, que cette évolution ne peut donc exorciser que temporairement.

---

\* Le gouvernement cubain a récemment promulgué une loi obligeant toute personne à travailler sous peine de travaux forcés.

Voyons maintenant le rôle des groupes communaux dans une pareille évolution. La tâche de développer au maximum les capacités de l'homme au sein de rapports égalitaires devrait alors s'accomplir au sein d'une société beaucoup plus inégalitaire et stagnante que le capitalisme décadent. En effet, **cette société se servirait de l'inégalité sociale et de la stagnation des forces productives pour régler le problème écologique.**

Il faudrait ainsi prévoir une lutte plus dure entre l'ancienne et la nouvelle société. Dans une première étape, le régime tendrait sans doute à intégrer les groupes communaux dans la lutte écologique. Dans une seconde étape, les divergences dans les moyens à prendre à cette fin apparaîtraient clairement: centralisme et égalitarisme, développement et anti-croissance. **Le développement d'une société nouvelle au sein d'une société stagnante met beaucoup plus en péril cette dernière que lorsque ce développement a lieu, comme aujourd'hui, au sein d'un mode de production qui s'est caractérisé historiquement par son aptitude à développer les forces productives.** D'où la plus grande intensité de la lutte dont nous venons de parler.

En conséquence, le développement de la science nouvelle par les groupes communaux jouerait alors un rôle prioritaire. Les groupes communaux devraient disposer de moyens de défense puissants. Ce sont ces derniers que devraient fournir les applications de la nouvelle science, sans quoi l'existence des groupes communaux pourrait être compromise, et la durée de la période de stagnation considérablement allongée.

\*

Il n'est pas facile de déterminer, dans l'état actuel de nos connaissances, laquelle des deux grandes hypothèses précédentes est la plus probable. Un certain nombre de raisons, que nous allons mentionner plus bas, nous font [130] pencher pour une version de la première: une détérioration assez rapide de l'éco-système planétaire, avec comme conséquences une baisse brutale de la population humaine, un effondrement des types actuels de sociétés une période de barbarie plus ou moins longue, une perte d'une grande partie de l'acquis technoscientifique et culturel de l'humanité. Il nous semble être déjà trop tard

pour que des mécanismes sociaux régulateurs, tel un changement réformateur du type "arrêt de la croissance", viennent freiner ou dévier cette évolution.

Les faits qui nous font opter dans ce sens sont les suivants.

### *a] La croissance incontrôlée de la population.*

Depuis 1650, la population mondiale, comme c'est bien connu, augmente à un rythme de plus en plus considérable:

Années	1650	1750	1850	1950	1975	2000
Population (En milliards)	0,5	0,7	1,17	2,5	3,6	5,8

Source: Halte à la croissance, p. 157.

Les données pour 1975 et 2000 sont des prévisions que la plupart des démographes considèrent comme au-dessous de la réalité. Il semble assez certain que, à partir de 1980, la population mondiale doublera tous les trente ans, à moins que n'intervienne un frein quelconque. De plus, puisque la plupart de ceux qui auront des enfants en l'an deux mille sont déjà nés, ce frein ne pourra jouer que par une quasi-suppression de la natalité dans les années à venir, ou par un accroissement brutal de la mortalité. Sans quoi, il y aura au moins six milliards d'habitants sur terre vers l'an 2000.

[131]

***b) L'épuisement des ressources naturelles.***

Entre 1963 et 1968, le taux d'accroissement de la production industrielle mondiale a été en moyenne de 7%, avec doublement de cette production tous les dix ans. Pour la même période, le taux moyen de croissance de la production industrielle, pondéré par l'accroissement de la population, c'est-à-dire le taux de croissance de la production par habitant, n'est que de 5%. Si de plus on tient compte de la différence entre les pays industrialisés et les pays sous-développés, on s'aperçoit que les premiers s'enrichissent à mesure que les seconds s'appauvrissent.

**On pourrait croire, toutefois, qu'un changement révolutionnaire, à l'échelle mondiale, pourrait corriger cette disparité de revenus entre les pays sous-développés et les pays industrialisés. Ce n'est pas le cas. Car la production industrielle a des limites, fixées par la quantité de métaux, etc. disponibles sur la terre. L'augmentation de la population et de la production, continuant aux taux actuels, épuisera très vite les ressources disponibles, en terres arables et en métaux.**

Aujourd'hui, environ 50% de la population des pays sous-développés est victime de malnutrition, ce qui représente un tiers de la population mondiale. De plus, la surface totale de terres pouvant être cultivées est d'à peu près 3.2 milliards d'hectares: la moitié la plus fertile en est déjà cultivée et il en coûterait 1,150 dollars à l'hectare pour cultiver la moitié moins fertile. Même en admettant toutes les terres peu fertiles mises graduellement en culture, il n'en reste pas moins que les terres disponibles seront épuisées en 2010, au taux actuel de croissance de la population. Si on suppose un doublement ou un quadruplement dans la productivité actuelle du travail de la terre, cela ne fait que reculer l'échéance de 30 à 60 ans. (Halte à la croissance, pp. 167-173.)

Le même phénomène se retrouve en ce qui a trait aux métaux disponibles, essentiels à la poursuite de l'industrialisation. Dans le ta-

bleau suivant, le premier chiffre donné, pour un type de métal, représente le [132] nombre d'années avant épuisement des ressources de ce métal, en supposant que le taux de consommation de ce métal continue à augmenter comme par le passé; le chiffre entre parenthèses représente le nombre d'années, en supposant que les réserves du métal sont cinq fois plus grandes que le disent les estimés actuels.

Type de métal	Années avant épuisement
Aluminium	31 (55)
Chrome	95 (154)
Charbon	111 (150)
Cobalt	60 (148)
Cuivre	21 (48)
Or	9 (29)
Fer	93 (173)
Plomb	21 (64)
Manganèse	46 (94)
Mercure	11 (41)
Molybdène	34 (65)
Gas naturel	22 (49)
Nickel	53 (96)
Pétrole	20 (50)
Platine & assimilés	47 (85)
Argent	13 (42)
Étain	15 (61)
Tungstène	28 (72)
Zinc	18 (50)

Source: Halte à la croissance, p. 174

En moins de cent ans, en supposant les réserves de métaux fois plus considérables que ce qu'on en sait aujourd'hui, en supposant que la consommation n'augmente pas à un taux plus grand qu'actuellement, les métaux de la terre seront épuisés. Nous avons vu que le taux de croissance de la population augmente sans [133] cesse et que, simplement pour maintenir la situation actuelle au point de vue ressources industrielles disponibles, il faut que le taux de croissance industrielle augmente lui aussi au même rythme. Il est donc à supposer que, dans l'avenir, le taux d'utilisation des ressources en métaux augmentera, ce

qui ramène à beaucoup moins le temps disponible avant épuisement. Les délais donnés par le tableau précédent pèchent sans doute plus par optimisme que par pessimisme...

### *c) Les activités auto-destructrices*

Dans la plupart des populations animales la population décroît bien avant de devenir excédentaire par rapport aux ressources du milieu. Cette baisse de la population s'effectue par des mécanismes divers: baisse de la natalité par stérilisation d'une partie de la population, hausse de la mortalité à cause de destruction par des prédateurs, auto-destruction (les lemmings qui vont se jeter dans la mer, par exemple), etc...

Ce genre de mécanisme régulateur est peu courant, ou pas du tout, dans les populations humaines. Mais il y a chez ces dernières une activité auto-destructrice particulière, le combat de groupes sociaux les uns contre les autres à l'intérieur de la même espèce. Peu d'autres espèces animales connaissent cette activité, et aucune ne la pratique sur une aussi vaste échelle que l'espèce humaine. \*

Si on étudie les pertes causées par les guerres depuis 1820, on s'aperçoit qu'elles augmentent de plus en plus vite, en proportion de la population mondiale de chaque période considérée:

1820-59	1860-99	1900-49	1950-99	2000-50
0,1%	0,4%	2,1%	10,1%	40,5%

Source: Ivan A. Getting, "Halting the inflationary Spiral of death", in Air Force/Space Digest, avril 1963 (d'après Robin Clarke, La course à la mort, Seuil, p. 91.

\* Voir Lorenz, K., *L'agression*, Flammarion, Paris, 1969.



[134]

Les deux dernières périodes montrent ce qui se passera si le taux d'accroissement se maintient.

Cette augmentation astronomique de la capacité destructrice des guerres est encore illustrée par le tableau suivant, où, pour certains conflits majeurs, on donne le nombre moyen de morts par jour:

Conflits	Morts par jour (moyenne)
Napoléoniens (1790-1815)	233
Crimée (1854-56)	1,075
Balkans (1912-13)	1,941
1914-18	5,449
1939-45	7,738
Hiroshima (août 45)	80,000

Source : Robin Clarke, *La course à la mort*, p. 277.

Les dépenses consacrées à la guerre se font dans de multiples domaines. Il faut ajouter au secteur atomique et aux armements classiques toute la recherche sous-marine, spatiale, biologique et chimique. Actuellement, à l'échelle mondiale, ces dépenses s'élèvent à quelques 180 milliards de dollars, ce qui représente us que le revenu actuel de l'ensemble des populations sous-développés ; cette somme dépasse aussi de 10% les dépenses d'éducation au niveau mondial; elles représentent enfin trois fois plus que les crédits alloués à la santé publique dans le monde entier (R. Clarke, *La course à la mort*, p. 213).

Il serait téméraire de conclure qu'une guerre mondiale est inévitable à partir de ces seules données. Il n'est d'ailleurs pas certain que la réduction de la population doive se faire uniquement par la guerre. De nombreux autres mécanismes peuvent jouer. Les plus importants relè-

vent de l'industrie, que cette dernière soit liée ou pas, directement ou non, à la recherche atomique, bactériologique ou chimique.

[135]

#### *d) les retombées des activités industrielles et militaires*

On parle beaucoup des retombées radioactives dues aux essais thermonucléaires. On oublie souvent, par ailleurs, de parler des retombées radioactives inévitables des centrales nucléaires produisant pacifiquement de l'électricité. On oublie aussi que, bien que très improbable, l'explosion d'une centrale nucléaire est toujours possible. Il suffit qu'un évènement aussi peu probable se produise une fois pour que le tiers de la population des États-Unis, par exemple, soit rayé de la carte. Plus on augmente le nombre de telles centrales, plus on augmente, en plus de la quantité des retombées courantes, le risque d'une explosion. Un tel jeu n'en vaut pas la chandelle, ce qui n'empêche pas l'industrie de le jouer.

Autre risque. Les recherches sur la guerre bactériologique et chimique produisent expérimentalement de grandes quantités de produits toxiques sur une large échelle. On élimine ces produits dans des containers que l'on jette dans la mer ou que l'on enfouit sous terre. On transporte ces containers sur de grandes distances par trains ou camions. Évidemment, comme nous l'expliquent les spécialistes, il est très peu probable qu'un de ces containers se détériore et répande son contenu dans la mer ou dans l'atmosphère. Toutefois, il suffirait d'un seul container détérioré dans la mer pour exterminer une grande partie de la vie d'un océan; il suffirait d'un seul dans l'atmosphère pour exterminer une part appréciable de la population d'un pays à population dense. Et il y a, en plus, toujours des risques de contamination à partir des laboratoires de recherches. Plus on augmente de telles activités, plus un risque au départ minime peut voir augmenter sa probabilité.

Autre risque encore. Les explosions thermonucléaires souterraines, que l'on songe de plus en plus à utiliser pour des travaux pacifiques (forages, etc.), risquent toujours de provoquer des tremblements de terre et des raz-de-marées. Un seul raz-de-marée pourrait engloutir des villes côtières abritant une population considérable. Là aussi, en mul-

tipliant les explosions (comme celle [136] d'Amchitka, par exemple), on décuple un risque au départ minime.

Ajoutons à cela les conséquences plus ou moins prévisibles de la pollution de l'air, de l'eau et des aliments. Ces conséquences prennent du temps à se manifester, à cause de la longueur des cycles vitaux. Même si toute activité polluante cessait aujourd'hui, les résultats de la pollution antérieure pourraient encore se manifester brutalement après quelques dizaines d'années.

### *e) la densité démographique*

La croissance de la population et l'urbanisation, qui sont des conséquences du développement industriel à l'échelle mondiale, expose la plus grande partie de la population mondiale aux dangers dont nous venons de parler. Un virus qui se répand dans une population peu dense exterminera moins de gens que s'il est diffusé dans une population urbaine. Une centrale nucléaire qui explose dans une région avec faible densité de population tuera moins de gens que s'il se trouve une grande ville à proximité, etc...

Un exemple tiré du domaine des micro-organismes fera saisir la nature du phénomène. Une culture de bactéries, dont on renouvelle régulièrement les ingrédients nécessaires d'alimentation, se reproduit à un rythme sans cesse croissant, jusqu'à ce que la densité de sa population et l'accumulation des excréments entraînent la mort de la colonie par autoempoisonnement. Ce n'est qu'une image bien sûr, mais elle aide à comprendre l'ampleur de ce que nous risquons dans un proche avenir.

\*

Résumons maintenant les arguments qui nous portent à croire que s'amorcera prochainement un processus de destruction massive d'une grande partie de la population humaine vivant actuellement sur la terre.

Déjà, dans la situation actuelle, un tiers de cette population est mal nourrie. En supposant que le taux d'industrialisation et celui de crois-

sance démographique [137] continuent à augmenter, les ressources naturelles de la terre seront presque complètement pillées dans moins d'un siècle. Même si la natalité était presque réduite à zéro aujourd'hui même, et que la population se stabilisait, avec une répartition plus juste des ressources, cela n'empêcherait pas les conséquences du pillage de se faire sentir; le délai serait simplement allongé.

La seule solution à long terme ne peut alors être qu'une baisse considérable de la consommation des ressources naturelles, et donc une baisse plus considérable encore de la population ; ce qui laisserait espérer, sans que cela soit d'ailleurs assuré automatiquement, un renouvellement des ressources écologiques par des mécanismes naturels.

Si l'on considère maintenant le développement des activités auto-destructrices et les retombées de l'activité industrielle (pollution, etc.), on voit que tous les mécanismes nécessaires à cette réduction brutale de la population sont réunis. L'entrée en jeu d'un seul mécanisme, sur une période courte, est, comme nous l'avons vu, improbable. Mais l'entrée en jeu de quelques uns de ces mécanismes, sur une période d'une longueur raisonnable, devient à peu près certaine. Et il est bien clair qu'il suffit du jeu de peu de ces mécanismes pour obtenir la réduction requise.

Évidemment, cette situation ne nous réjouit pas plus que quiconque. On pourra toujours tenter de montrer que les données sont biaisées, que certains facteurs sont négligés, etc... Si on arrivait à infirmer nos conclusions, sur une base scientifique, nous serions sans doute les premiers à nous en réjouir. Malheureusement, il n'est pas possible d'attendre très longtemps, en conséquence de quoi il nous semble plus prudent de prendre pour base d'action les résultats généraux que nous avons exposés.

Dans cette perspective, certaines lignes d'actions sont claires. **Il est inutile de perdre son temps à lutter contre la pollution, la famine, les inégalités sociales dans la situation actuelle. Aucune mesure ne peut éviter une réduction brutale de la population par destructions massives, ni la perte d'une grande partie de l'acquis technologique et culturel de l'humanité.**

[138]

Mais il existe sur la terre des endroits relativement préservés des risques que nous avons mentionnés plus haut: des régions peu peuplées, loin des côtes maritimes et fluviales, virtuellement capables de nourrir des populations aux dimensions raisonnables. Ceux et celles qui savent prévoir peuvent s'organiser en petites colonies et s'isoler, dans la mesure du possible, avec des moyens de préserver certains acquis culturels et scientifiques majeurs, dans de tel]- régions. Ces collectivités peuvent élever des enfants de façon à produire des êtres humains qui, une fois passées les périodes les plus troublées, une fois effectuée la ponction majeure sur la population mondiale, pourront reprendre la marche. Plus il y aura de telles collectivités disséminées dans le plus grand nombre possible de régions relativement préservées, plus les chances de survie de certaines d'entre elles seront grandes, et ainsi la probabilité de ne pas avoir à repartir à zéro.

Plutôt que d'avoir à accepter de telles conclusions, beaucoup préféreront s'aveugler eux-mêmes et nous traiter d'illuminés ou de prophètes de malheur. C'est inévitable. Ce n'est pas pour eux que nous avons fait cet essai, mais pour ceux et celles qui sont encore capables de regarder les choses en face, de critiquer les affirmations sur une base scientifique, d'élaborer par eux-mêmes les solutions les meilleures.

\*

Pour plusieurs, une telle conclusion semblera paradoxale. Au départ, nous nous sommes demandé comment pouvait s'effectuer une transformation sociale fondamentale au sein même des sociétés capitalistes avancées. Au terme de cet essai, la seule issue possible nous semble être une migration de groupes communaux vers les régions les moins industrialisées et les moins densément peuplées du globe.

Le paradoxe est réel, il est inutile de vouloir s'en défaire par des trucs de rhétorique. Le projet de constitution de groupes communaux, migrant éventuellement le plus loin possible des centres de la civilisation industrielle, n'est pas seulement le résultat d'une réflexion sur le développement de cette dernière. Ce projet se fonde sur un rejet radical d'un certain type [139] de développement des sociétés humaines, apparu avec les premières sociétés de classes. Ce développement, caractérisé par un processus frénétique d'accumulation et d'exploitation, ne pouvait mener qu'au pillage, à l'épuisement des ressources du mi-

lieu et, à la limite, à l'auto-destruction de l'espèce. L'outil principal d'un tel processus d'accumulation fut, dès le départ, une pratique technoscientifique conçue comme un gigantesque prolongement des organes naturels de l'homme.

Poussée à bout, cette pratique aboutit aujourd'hui à une prise de conscience de son caractère absurde: cette gigantesque excroissance technique de l'organisme humain n'aboutit en fait, sous prétexte de suppléer à un manque congénital, qu'à l'atrophie des virtualités de développement de cet organisme.

Mais une telle prise de conscience représente un acquis considérable, qui n'aurait pas été possible si la voie du développement technique n'avait pas été explorée. A la différence des sociétés primitives, nous savons maintenant qu'il est dangereux de s'engager dans cette voie.

Les tendances actuelles de l'évolution de la société industrielle ne laissent d'ailleurs entrevoir que la destruction de cette dernière. La question qu'il faut se poser est de savoir s'il vaudra la peine, pour ceux qui survivront, de repartir dans la voie de l'accumulation, en espérant éviter certains écueils, ou au contraire de renoncer complètement à ce type de développement.

Dès le départ, les groupes communaux ne pourront disposer que d'un appareil technique très simple; et, au fur et à mesure de la désintégration de la société industrielle, il leur deviendra de plus en plus difficile d'avoir accès aux ressources techniques de celle-ci. Le nouveau mode de production qui se développera dans les groupes communaux ne pourra donc qu'être axé sur l'élaboration des connaissances et des techniques ayant trait aux relations sociales, aux modes de communication et d'expression. Les relations avec la nature seront orientées par ce processus, au lieu de le diriger (comme dans le développement de type [140] occidental, où les sciences humaines ne se formèrent qu'en appendice des sciences de la nature).

**Dans cette perspective, le mouvement migratoire des groupes communaux n'apparaît pas seulement comme cette nécessaire rupture qu'entraîne toute transformation authentique, mais aussi comme l'abandon d'un cul-de-sac évolutif.** On sait que l'évolution des espèces sur la terre a produit l'apparition de mécanismes de coordination et d'intégration de plus en plus complexes, tels le système

nerveux central et le cerveau, dont le cortex humain est le dernier développement. Il est douteux que les sciences et les techniques produites par les sociétés de classes (axées sur l'accumulation) aient fait autre chose que d'inhiber le développement des capacités du cortex. Le développement des techniques et des connaissances liées aux relations sociales, aux modes de communication et d'expression, verbales et non verbales, serait sans doute beaucoup plus favorable à l'actualisation de toutes les possibilités latentes du cortex humain.

\*

Nous avons examiné les tendances internes de la société actuelle, et nous avons vu que le pivot du système actuel est la reproduction constante d'individus susceptibles de s'intégrer au sein de rapports sociaux autoritaires, hiérarchiques et inégalitaires. Nous en avons conclu à la nécessité que soient formés des hommes nouveaux, au sein de groupes communaux, par une éducation visant au plein développement des capacités humaines, au sein de rapports sociaux égalitaires.

Examinant ensuite les relations entre les sociétés d'aujourd'hui et l'écologie terrestre, nous avons vu qu'il est presque inévitable que le pillage des ressources et l'accroissement démographique incontrôlé conduisent, dans un proche avenir, à une réduction considérable des populations humaines et à la dissolution de l'ordre social actuel.

C'est sur l'analyse de ces deux tendances complémentaires, l'une interne et l'autre externe, que reposent nos conclusions: les groupes communaux [141] doivent d'abord se former au sein de la société actuelle, puis essaimer au dehors, évitant ainsi d'être emportés par la crise sociale et écologique.

Une fois cette dernière parvenue à son terme, les groupes communaux amorceront un développement social nouveau, qui marquera le terme de la préhistoire de l'humanité.

S'il faut partir chercher ailleurs la vraie vie, c'est pour l'y trouver en soi, car elle ne cesse jamais de migrer au bout d'elle-même.

Automne 1971 - Printemps 1973.

[143]

**POUR CHANGER LA VIE**  
**BIBLIOGRAPHIE**

[Retour à la table des matières](#)

***Avant-propos:***

- Marx, K., *Fondements à la critique de l'économie politique*, Anthropos, Paris.

- Marx, K., Engels, F., *L'Idéologie allemande*, Éditions Sociales, Paris. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

- Engels, F., *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Éditions Sociales, Paris. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

***Première Partie :***

- Baran, P., Sweezy, P., *Le capital monopoliste*, Maspéro, Paris.

- Clarke, R. *La course à la mort*, Seuil, Paris

- Ehrlich, P., *Population, Ressources, Environnement*, Fayard, Paris.



- Jalée, P., *Le tiers-monde dans l'économie mondiale*, Maspéro, Paris.
- Richta, R., *La civilisation au carrefour*, Anthropos, Paris.
- Sternberg, F., *La crise du siècle*, Seuil, Paris.
- *Halte à la croissance* (rapport Meadows), Fayard, Paris.
- *Plan pour la survie (The Ecologist)*, Fayard, Paris.
- Taylor, R., *Le jugement dernier*, Calmann-Lévy, Paris.

### ***Deuxième Partie:***

- Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris.
- [144]
- Piaget, J., *Le jugement moral chez l'enfant*, P.U.F., Paris.
  - Piaget, J., *Biologie et connaissance*, Gallimard, Paris.
  - Piaget, J., et Inhelder, B., *La psychologie de l'enfant*, Que sais-je?, Paris.
  - Reich, W., *L'analyse caractérielle*, Payot, Paris.
  - Reich, W., *Psychologie de masse du fascisme*, Payot, Paris.
  - Reich, W., *L'irruption de la morale sexuelle*, Payot, Paris.

### ***Troisième Partie:***

- Bon et Burnier, *Les nouveaux intellectuels*, Seuil, Paris.
- Bon et Burnier, *Classe ouvrière et révolution*, Seuil, Paris.
- Fairfield, R., (éditeur), *The modern Utopia*, Alternative Foundations, San Francisco, 1972 (4 recueils de textes).
- Illitch, I., *Une société sans École*, Seuil, Paris.
- Neil, A.S., *Libres enfants de Summerhill*, Maspéro, Paris.

- Reich, W., *La révolution sexuelle*, 10-18.
- Kommune 2, *Champ libre*, Paris.

Plusieurs des thèmes que nous avons développés sont aussi traités dans de très bons ouvrages d'anticipation:

- Asimov, I., *Fondation*, Denöel, Paris,
  - Asimov, I., *Fondation et Empire*, Denöel, Paris.
- [145]
- Asimov, I., *Seconde Fondation*, Denöel, Paris.
  - Fast, H., *Au seuil du futur*, Marabout.
  - Hoyle, F., *Le Nuage noir*, Dunod, Paris.
  - Ravignand, P., *Les mutants de la Voie*, Albin-Michel, Paris.
  - Rayer, F.G., *Le lendemain de la machine*, J'ai Lu.
  - Spinrad, N., *Les Solariens*, Marabout.
  - Sturgeon, Th., *Les plus qu'humains*, J'ai Lu.
  - Sturgeon, Th., *Killdozer - Le viol cosmique*, J'ai Lu.
  - Van Vogt, A.E., *Le monde des A*, J'ai Lu.
  - Van Vogt, A.E., *Les joueurs du A*, J'ai Lu.
  - Van Vogt, A.E., *À la poursuite des Slans*, J'ai Lu.
  - Van Vogt, A.E., *Pour une autre terre*, Marabout.

[147]

## POUR CHANGER LA VIE

# GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

Nous définissons ici certains termes techniques dont la compréhension est nécessaire à la bonne intelligence du texte.

**CAPITAL** (constant et variable): c'est la valeur, exprimée en heures de travail humain nécessaire pour leur production, des moyens de production (capital constant) et de la force de travail de ceux qui les utilisent (capital variable, salaire réel).

**CASTRATION** (complexe de): lors de la situation oedipienne, les parents ont souvent recours à des menaces laissant entendre plus ou moins clairement au garçon qu'il risque de perdre son zizi s'il continue de désirer sa mère et de considérer son père comme un rival à abattre.

**CLASSES SOCIALES**: dans une société donnée, les classes se déterminent selon l'opposition plus ou moins marquée entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas les moyens de productions importants. La classe dominante détient les fonctions de coordination générale de l'ensemble des activités sociales (fonction politique); la classe dominée est vouée aux fonctions de simple exécution.

**CROISSANCE** (Taux de): si, tous les ans, le nombre de personnes habitant une ville augmente au taux de 1%, on aura, avec 100 personnes au départ, 101 personnes après un an, etc. Si, pendant les dix premières années, le taux de croissance est de 1%, puis de 2% pour les

dix années suivantes, de 4% pour les dix années d'après etc., le taux de croissance augmente lui-même par doublement tous les dix ans. Il faut ainsi distinguer le taux de croissance et le taux d'accroissement du taux de croissance.

**EXPONENTIELLE** (croissance): il s'agit d'un phénomène semblable aux intérêts composés. 5% de un dollar est peu de choses, mais 5% de un million représente une somme considérable. On finira par atteindre cette somme en ajoutant 5% de un dollar à cette première somme, ce qui donne \$1.05 puis 5% de \$1.05 à cette [148] deuxième somme, etc. Si la période que prend pour se réaliser l'augmentation reste constante, une somme de plus en plus considérable s'ajoutera à chaque période, à mesure que le temps s'écoule.

**FORCES PRODUCTIVES**: il s'agit de tout ce dont la société se sert pour transformer la nature: outils, énergie animale et humaine, etc.

**FORCE DE TRAVAIL**: C'est la capacité qu'a l'organisme humain de fournir du travail. Cette capacité ne doit pas être confondue avec la dépense effective de travail.

**INCESTE** (tabou de l'): interdiction sociale des relations sexuelles entre parents et enfants. C'est le fondement socio-culturel de la situation oedipienne.

**MODE DE PRODUCTION**: C'est la structure des rapports et des forces productives, dans une société donnée. En général, les sociétés sans surplus économique connaissent un faible développement des forces productives, et des rapports de production égalitaires (sans exploitation de la force de travail d'une partie de la population par une autre) ; les sociétés avec surplus économique sont en général basées sur des rapports de production inégalitaires.

**MORTALITÉ** (taux de): si, en un an, il meurt vingt personnes sur une population de 1,000, le taux de mortalité est de 2%.

**MOYENS DE PRODUCTION:** tous les outils, machines et connaissances dont une société se sert pour transformer la nature.

**NATALITÉ** (taux de): si, en un an, il naît 10 enfants pour mille personnes, le taux de natalité est de 1%.

**OEDIPE** (complexe d'): dans notre société, l'enfant se voit interdire toute orientation sexuelle vers ses parents, et particulièrement vers le parent de l'autre sexe que le sien. Puisque l'enfant tient à s'attacher à ce dernier, et que celui-ci est propriété exclusive du conjoint, une [149] situation conflictuelle apparaît: le garçon désire sa mère et considère son père comme un rival s'opposant à la réalisation du désir incestueux. L'éducation parentale vise à détourner l'attrait de l'enfant pour sa mère, tout en le poussant à s'identifier à son père.

**OBJETS** (Partiels et complets): les objets partiels sont tous les attributs sexuels d'une personne: sein, fèces, pénis, etc. La personne est un objet sexuel complet si elle est désirée pour l'ensemble, et non pas pour seulement certains de ces attributs.

**PLUS-VALUE:** dans le capitalisme, c'est le travail non-rémunéré. En tant qu'il constitue une valeur d'échange. Le taux de plus-value est le rapport entre le travail non-rémunéré et le salaire réel (ou capital variable).

**PRINCIPE DE PLAISIR** (et de réalité): selon Freud, le psychisme humain est régi par deux tendance fondamentales: une tendance à la décharge immédiate de l'énergie accumulée (principe de plaisir), une tendance à repousser cette décharge jusqu'au moment où la réalité extérieure y est favorable (principe de réalité). Ainsi, le premier de ces principes explique pourquoi une très grande faim pousse à manger a

peu près n'importe quoi et au plus vite tandis que le second explique pourquoi la satisfaction d'une très grande faim sera remise à plus tard si la nourriture est empoisonnée.

**PRODUIT NATIONAL BRUT (P.N.B.)** c'est la valeur de la production globale d'un pays, pour une année, exprimée en termes monétaires.

**PROFIT**: Le profit est identique à la plus-value. Mais le taux de profit rapporte la plus-value à la totalité du capital (constant et variable), et non pas seulement au capital variable.

**PULSIONS**: tendance interne à l'organisme et au psychisme, qui pousse à satisfaire une fonction vitale (nutrition, reproduction, etc.) au moyen d'une activité dirigée vers le monde extérieur.

[150]

**RAPPORTS DE PRODUCTION**: ensemble de rapports sociaux qu'entretiennent les membres d'une société dans le travail. Ces rapports peuvent être égalitaires (dans les sociétés sans surplus) ou inégalitaires (exploitation, dans les sociétés de classes).

**SEXUALITÉ**: il s'agit de toute activité physique procurant du plaisir, que ce dernier soit accompagné ou pas de l'orgasme. Les principales zones du corps aptes à procurer du plaisir sont, en plus des organes génitaux, la bouche et l'anus. La sexualité de l'enfant est moins polarisée que celle de l'adulte sur le plaisir exclusivement génital.

**STRUCTURE CARACTÉRIELLE**: ensemble des traits de caractère d'un individu, en tant que ces traits résultent de l'action (répressive ou pas) de la société sur un organisme considéré comme lieu de désir.